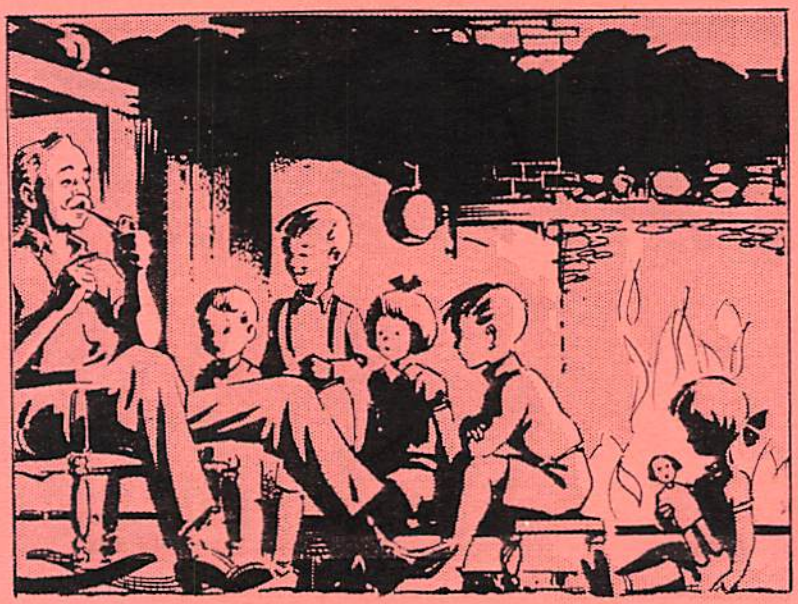
Héritage Acadien

REVUE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE
Publication mensuelle dirigée par Florian Bernard
NUMÉRO 15 ..... FÉVRIER 1996

Sommaire

1.François Turcot, l'ancêtre acadien des Turcotte (Page 1)
2.De Leblanc à White, un Acadien à la tête de la Cour Suprême des États-Unis (Page 5)
3.Charles de Boishébert, défenseur des Acadiens (Page 6)
4.Ascendance de Pierre-Maurice Hébert, o.f.m. (Page 12)
5.La fermière acadienne (Page 14)
6.Sur la trace des Orillon dit Champagne (Page 15)
7.Des Acadiens réfugiés dans le Bas St-Laurent (Page 19)
8.Les Guédry dit Grivois ont-ils du sang indien? (Page 23)
9.Le colonel Philippe Landry, illustre Acadien (Page 27)
10.Acadianités (page 29)



De l'Île Saint-Jean à Québec en 1756

FRANÇOIS TURCOT
l'ancêtre acadien des Turcotte

De nos jours, on ne retrouve plus de Turcotte en Acadie. Ils sont au Québec. Toutefois, la plupart des Turcotte ignorent qu'ils sont de souche acadienne. Ils ont pour ancêtre François Turcot (ou Turquos, Turcos, Tureaud, Tureaux), né en 1718, au bourg de Saint-Pierre du Doy, en Anjou, France, et arrivé à l'île Saint-Jean, en Acadie, vers 1738, à l'âge de vingt ans. Le cardinal-archevêque de Montréal, Monseigneur Jean-Claude Turcotte, sait-il que son ancêtre était un fabricant de clous qui a fui les Anglais pour se réfugier avec sa famille dans la région de Bellechasse en 1756?

François Turcot était *cloutier,* un métier plutôt rare, à l'époque, nécessitant un apprentissage et certaines connaissances du fer et des forges. Les clous étaient façonnés un à un, sur une enclume, au moyen d'un marteau de forgeron, à partir de tiges coulées dans des moules en terre cuite. Ces clous de fer, véritable progrès de la technique, remplaçaient les goujons en bois qui, jusque-là, avaient servi dans la construction des charpentes, des maisons et des bateaux. Hélas, selon le recensement de 1752, François Turcot était si pauvre qu'il ne pouvait même pas se procurer les outils et le matériel nécessaires à l'exercice de son métier...Aussi, se contentait-il de cultiver un petit lopin de terre qu'il avait obtenu d'un certain Monsieur de Bonaventure, dans l'Anse-aux-Sangliers, où il cultivait quelques légumes et élevait un cochon et douze poules.

François Turcot s'est marié vers l'âge de 22 ans, en 1740, à Port-Toulouse, selon l'historien Bona Arsenault, ou vers 1739, selon le généalogiste Adrien Bergeron, avec Catherine Douaron (Doiron). Signalons ici que Bona Arsenault commet une erreur dans sa généalogie des Acadiens en distinguant les patronymes de François Turcot et de François Tureaud. Il s'agit de la même personne. Turcot et Tureaud font partie des nombreuses graphies de ce nom qui a subi de nombreuses modifications dans les registres, tant en Acadie qu'au Québec, où l'on retrouve souvent Turquos, Tu-

reaud, Tureaux et Turcot, avant d'arriver finalement à Turcotte, qui est l'épellation plus récente, et qui s'est maintenant fixée.

L'épouse de François Turcot, Catherine Doiron, était la fille de Jean Doiron et de Marie Trahan, de Pisiguit, dans la Nouvelle-Écosse actuelle. François Turcot et Catherine Doiron eurent quatre enfants avant de venir s'établir au Québec, vers 1756, soit Marie-Josephte, née en 1741, Anaclet, né en 1743, Jean-Baptiste, né en 1745, et François, né en 1749. La famille était installée à l'Anse-aux-Sangliers, dans l'Île Saint-Jean. Lors du recensement de 1752, la famille de François Turcot était toujours à l'Anse-aux-Sangliers.

Il semble bien, dès l'automne de 1755, que François Turcot eut assez de flair pour éviter la déportation déjà commencée à Port-Royal, à Beaubassin et dans toute l'Acadie, et qui devait se poursuivre à l'Île Saint-Jean, demeurée jusque-là française, en août 1758. C'est au printemps 1756 qu'il arrive à Québec (peut-être même durant l'hiver 1755-1756), avec un groupe d'environ 200 Acadiens, pour y trouver refuge. La Nouvelle-France était encore une possession de la France et Québec, malgré la famine qui y sévissait et l'imminence d'une attaque anglaise, représentait, du moins temporairement, un refuge.

A l'automne de 1755, le gouverneur de l'Île Saint-Jean, Monsieur de Villejoin, voyait arriver les flots de réfugiés acadiens venant de la Nouvelle-Écosse. L'île manquait de vivres pour nourrir tout ce monde. Le gouverneur organisa un départ de réfugiés et de colons vers Québec. Un rassemblement eut lieu à Miramichi où des bateaux, arrivant de Québec pour les ravitailler, prirent quelque 200 réfugiés à leur bord. Selon les Archives de la Marine française, qui relatent ces événements, il y avait déjà 400 Acadiens à Québec, dont certains étaient venus par les bois, après une longue et pénible marche qui coûta plusieurs vies. François Turcot est-il arrivé par bateau ou par les bois? On l'ignore. En 1757, Montcalm parle de 1,800 Acadiens à Québec. De son côté l'historien Pierre-Georges Roy évalue le nombre à 1,300.

L'exode des Acadiens fuyant leurs villages incendiés, sans cesse pourchassés par des raids anglais, se poursuivit jusqu'en 1760. Plus de 1,500 fugutifs arrivèrent ainsi dans la région de Québec où ils s'établirent dans l'île d'Orléans et sur les deux rives du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, avec des concentrations dans la région de Bellechasse, de Trois-Rivières et de Bécancour. Plusieurs de ces Acadiens avaient déjà passé plusieurs années dans l'Île Saint-Jean car ils apparaissent

dans le recensement de La Rocque en 1752. C'est le cas de François Turcot et de sa famille. Avant de partir, ils avaient dû vendre leurs biens aux nouveaux venus, dans l'espoir qu'ils pourraient acquérir une meilleure propriété à Québec. Ils avaient donc un peu d'argent à leur arrivée, mais plusieurs furent pitoyablement extorqués. Le régime en place, dominé par Bigot et Michel Péan, était pourri. Ces derniers seront d'ailleurs condamnés en France, quelques années plus tard. Péan était non seulement seigneur de Saint-Michel-de-la-Durantaye, où se trouve aujourd'hui Saint-Vallier, mais également de Saint-Michel, dans le comté actuel de Bellechasse, et de Livaudière, que traverse la rivière Etchemin, en direction de la Beauce. On y trouve de nos jours les prospères paroisses de Beaumont, de Saint-Michel et de Saint-Charles.

En avril 1756, à la demande du marquis de Vaudreuil, gouverneur, le seigneur Michel-Jean-Eugues Péan, seigneur de Livaudière (Saint-Michel-de-Bellechasse), octroya verbalement à sept familles acadiennes des terres sur sa seigneurie. La première de ces terres fut concédée à François Turcot. Il s'agissait d'une terre de trois arpents de front sur quarante arpents de profondeur. Elle était située au sud-est de la rivière Boyer. Ce premier contingent de réfugiés acadiens fut à l'origine de la fondation de la paroisse Saint-Gervais-de-Bellechasse, au sud de Beaumont, qui prit rapidement le nom de *Petite Cadie. Ces Acadiens se mirent à défricher leurs terres, mais plusieurs furent appelés sous les armes car les attaques anglaises se multipliaient contre Québec. A ces malheurs s'ajouta une virulente épidémie de petite vérole qui fit de nombreuses victimes acadiennes. Le curé Sarault rapporte 70 sépultures en 1757 et davantage en 1758.*

François Turcot ne fit pas de vieux os dans Bellechasse. A cause du despotisme et de l'état d'esclavage dans lequel le seigneur Michel de Péan tenait ses censitaires, en les exploitant de façon éhontée, à la manière d'esclaves, et même en détournant les vivres et les secours qui leur étaient envoyés, il décida, en 1759, trois ans après son arrivée, de partir et d'aller tenter sa chance ailleurs. A peine venait-il d'obtenir les titres de possession officielle de sa terre, le 21 mars 1759, devant les notaires Gauvilliers et Saillant, qu'il vendait celle-ci, le 28 avril 1759, à Jean Dangeuger dit Le Chasseur, d'origine allemande, habitant de Beaumont. L'acte de vente nous fournit la première signature - fort belle - de l'ancêtre des Turcotte. On constate qu'il signaut Turquos, et non Tureaud, comme il appert au recensement

de 1752, ni Turcot, ortographe utilisée par le notaire qui a rédigé le contrat.

En 1773, on retrouve François Turcot à Saint-Ours, dans la vallée du Richelieu, comme en fait foi le contrat de mariage de sa fille Marie-Josephte avec Alexis Benoît, le 21 mai 1773. On trouve pour la deuxième fois la signature de François sur ce document, mais on constate que sa fille aînée, Marie-Josephte, ne sachant signer, a fait une simple croix. François a aussi signé le registre paroissial lors du mariage religieux qui a été célébré le 24 mai 1773. Plusieurs familles acadiennes s'y trouvaient déjà depuis 1767. Ils s'y étaient établis avec les faveurs du seigneur Pierre-Roch de Saint-Ours. Celui-ci avait épousé en 1745, à Québec, Louis-Charlotte Deschamps de Boishébert, soeur de Charles de Boishébert qui commandait les troupes en Acadie et qui avait été le défenseur des Acadiens contre les raids anglais. Ce seigneur était donc bien placé pour acheminer les Acadiens vers ses terres à Saint-Ours. Ils furent nombreux, notamment les Arsenault, Cormier, Hébert, Daigle, Gaudet, Girouard, Bourgeois, Roy, Leblanc à défricher ce coin du Quévbec.

On ignore complètement commenr et où vécut François Turcot entre son départ de Saint-Gervais-de-Bellechasse, en 1759, et son apparition à Saint-Ours, en 1773. Il subsiste un «trou historique» de près de quinze ans. Il est peu probable qu'il se soit rendu à Saint-Ours immédiatement après la vente de sa terre puisque deux de ses fils, Anaclet et Jean-Baptiste, se sont mariés, le premier à Montmagny et l'autre à La Pocatière, entre 1771 et 1774. Il faut aussi observer qu'en 1759, le cadet, François, n'avait que dix ans. On peut penser que si la famille s'était établie à Saint-Ours vers 1760, il est probable que les fils se seraient mariés dans la région de la vallée du Richelieu.

François Turcot et sa femme, Catherine Doiron, sont décédés à Saint-Ours où ils ont été inhumés. Catherine est décédée la première, le 14 décembre 1784, et François l'a suivie dans l'au-delà, cinq ans plus tard, le 6 août 1789, à l'âge de 71 ans.

SOURCES

- *ADRIEN BERGERON, Le Grand Arrangement des Acadiens, 1981;*
- *PIERRE-MAURICE HÉBERT, Les Acadiens du Québec, 1994;*
- *BONA ARSENAULT, Histoire et généalogie des Acadiens, 1963;*
- *MARC A.TURCOTTE, l'Estuaire généalogique, N°45, 1993;*
- *COLLECTIF, Des Cadiens aux Gervaisais, histoire de St-Gervais-de-Bellechasse;*

De LEBLANC à WHITE

Un Acadien du nom de White à la tête de la Cour suprême des États-Unis

Plusieurs Américains d'origine acadienne ignorent que leurs ancêtres venaient de la Nouvelle-Écossse et qu'ils sont les fils de la déportation. Au fil des années, leurs noms ont été anglicisés. C'est ainsi que des Leblanc sont devenus des White, que des Lebrun s'appellent maintenant Brown, que des Bois portent le nom de Wood et que les Bourque ont été transformés en Burke. Certains ont été forcés d'angliciser leurs noms pour atteindre certaines fonctions importantes au sein du gouvernement.

Ainsi, Edward Douglas White est devenu juge en chef de la Cour suprême des États-Unis, en 1894. Il était né en 1845 dans la paroisse de Lafourche, en Louisiane, de parents acadiens. Il est mort en 1921, à Washington, à l'âge de 76 ans, après une brillante carrière. Son père, qui s'appelait également Edward Douglas White, était né en 1795 et est décédé en 1847. Il était également juriste. Il fut membre du Congrès des États-Unis et Gouverneur de la Louisiane. Il était né sous le nom de Leblanc, mais il changea son patronyme pour celui de White vers 1830. Dans une lettre adressée à l'un de ses amis jusristes, George Hardwood, de Saint-Louis, en 1832, il signe Leblanc-White. Par la suite, toute sa correspondance est signée White. Selon l'historien américain d'origine acadienne, George C.Aucoin, Edward Douglas Leblanc, père, a été forcé de changer son nom en celui de White pour des raisons de politique et de standing social.

Les archives de la Louisiane nous apprennent qu'Edward Douglas White, fils, épousa Mary-Sidney Ringgold. A la mort de son mari, en 1847, elle se remaria à un autre Acadien, André Brousseau. Les enfants issus du premier mariage sont Susan, née en 1838; James, né en 1840; Elisa, née en 1842; Edward, troisième du nom, né en 1844, et Mary, née en 1846. Les documents de succession et de curatelle furent complétés à Thibodeaux, Louisiane, en 1847 (dossier de succession N°41).

La maison ancestrale des White a été préservée dans la paroisse de Lafourche, en Louisiane.

CHARLES de BOISHÉBERT défenseur et protecteur des Acadiens de la diaspora

De toutes les pages glorieuses qui ont été écrites concernant le courage et la valeur des défenseurs de l'Acadie, celles du capitaine et chevalier Charles Deschamps de Boishébert brillent d'un éclat particulier. Non seulement Monsieur de Boishébert défendit-il avec courage les Acadiens contre les soldats anglais, mais en outre il organisa leur fuite vers le Québec au lendemain de la déporation.

Né à Québec, le 7 février 1727, de noble lignée, Charles Des Champs, sieur de Raffetot et de Boishébert, fut lieutenant, commandant et capitaine des armées du roi en Nouvelle-France. Il était le fils de Henry-Louis Des Champs de Boishébert et de Louise-Geneviève de Ramezay. Le zèle et le courage de Monsieur de Boishébert s'exerçèrent de façon particulière en Acadie. Son père était seigneur de Raffetot, une commune actuelle d'environ 1,500 âmes, en Seine-Inférieure, France.

Charles de Boishébert débuta sa carrière militaire de façon extrêmement précoce. Il n'avait que quinze ans, en 1742, lorsqu'il entra dans l'armée, en qualité de sous-aide major de la garnison. L'année suivante, il fut détaché au fort Saint-Frédéric, sous les ordres du sieur de Fonville. Celui-ci, remarquant les belles qualités et le courage de l'adolescent, l'envoya à la tête de 25 hommes vers la rivière Sarasto, reconnaître les préparatifs des Anglais. Il s'agissait d'une course de soixante lieues, à travers bois, qui fut couronnée de succès. Les renseignements rapportés par le jeune espion De Boishébert furent si précis que Sarasto fut pris et brûlé. Les Anglais eurent 150 tués et autant de prisonniers.

En 1746, Charles de Boishébert accompagna son oncle, Monsieur de Ramezay, dans une expédition en Acadie. Le commandant lui confia la mission de prendre des renseignements sur les navires et les troupes que les Anglais avaient débarquées à Port Lajoie, dans l'Île Saint-Jean (Île du Prince-Édouard). Au retour, Monsieur de Ramezay dirigea Monsieur de Saint-Pierre, ainsi que le jeune

Charles de Boishébert, avec 500 hommes, surprendre et attaquer les troupes britanniques. Sur 200 Anglais, un seul réussit à se sauver. Tous les autres furent pris ou tués. Monsieur de Ramezay et son neveu se transportèrent ensuite au siège de Port-Royal. Mais ils furent contraints de se retirer avant l'hiver, faute des secours attendus de la flotte du marquis de La Jonquière, arrêtée par le mauvais temps.

Retirés au village des Mines, ils résolurent avec 250 miliciens canadiens du détachement de la marine de déloger 600 Anglais qui avaient pris le village d'assaut. Les soldats anglais se rendirent après onze heures d'un combat acharné où le jeune De Boishébert se distingua, plus d'une fois, par sa bravoure et de témérité.

En août 1747, Monsieur de La Galissonnière donna à Monsieur de Boishébert le commandement d'un vaisseau parlementaire pour aller à Gaspé échanger quelques prisonniers anglais contre des prisonniers français. Par la suite, le gouverneur l'attacha à 600 hommes, sous le commandement du sieur de Céloron, pour pacifier les Sauvages du Détroit. A la tête de 150 miliciens, ils tuèrent dix Indiens sur soixante et firent quinze prisonniers, libérant aussi les prisonniers français qui étaient détenus par la tribu. En 1749, Monsieur De Boishébert fut placé à la tête de 180 combattants que le gouverneur chargeait d'expulser les Anglais du bas de la rivière Saint-Jean. Le capitaine Anglais, John Rous, opposa une résistance opiniâtre, mais il dut céder aux sommations de Boishébert en mai 1749. Celui-ci y séjourna jusqu'en 1751. En octobre, Monsieur de La jonquière, satisfait de la bravoure de Boishébert, le chargea de porter les dépêches officielles à la Cour, en France. Le roi l'honora d'une gratification de 2,000 livres.

Au début de 1753, le marquis de Duquesne envoya un corps de troupe construire le fort de la Presqu'île. Monsieur de Boishébert y conduisit une avant-garde de 500 hommes, établissant à Quinté un magasin de ravitaillement. L'année suivante, le gouverneur lui confia le commandement du fort de La Tour, à la rivière Saint-Jean. Monsieur de Boishébert dut lever le plan des havres situés le long du littoral jusqu'à Salem et Boston, déguisé en pêcheur côtier.

En 1755, le général Monckton, après la prise de Beauséjour, vint attaquer Monsieur de Boishébert et sa poignée de 60 hommes. Dans l'impossibilité de s'assurer la participation des Acadiens, qui entendaient demeurer neutres, selon le serment qu'ils avaient prêté, Boishébert mit le feu au fort, après avoir fait transporter ses munitions dans une cache, en haut

de la rivière. Il fit éclater ses quatre canons, pour les empêcher de servir les Anglais, et brûla ses magasins vides. L'ennemi, qui comptait 1,500 hommes, n'osa entreprendre de l'y attaquer. Monsieur de Boishébert, se voyant réduit à l'inaction devant les forces anglaises, s'occupa aussitôt à favoriser la fuite des Acadiens vers Québec et à l'Île Saint-Jean. Il les dirigea d'abord, en compagnie de leur missionnaire, le père Germain, à quelques milles en amont, sur la rivière Miramichi, où Monckton n'osa pas le poursuivre, craignant un rassemblement de soldats et d'Indiens.

Le 26 août 1755, Monsieur de Boishébert, commandant à Miramichi, ayant sous ses ordres 125 hommes et un groupe d'Indiens, tous exaspérés contre les Anglais, surprend 200 soldats britanniques commandés par le major Frye qui, après avoir incendié l'église de Chipoudy et 181 habitations, s'apprêtaient à mettre le feu à 250 maisons de Petitcoudiac, avec une grande quantité de froment et de lin. Boishébert donne le signal de l'attaque au moment où les Anglais mettent le feu à l'église de Petitcoudiac. Après trois heures d'un impitoyable combat, les Anglais, qui ne prévoyaient pas cette offensive, doivent prendre la fuite, pour ne pas tous être massacrés. Ils laissent derrière eux une cinquantaine de morts et une soixantaine de blessés.

Plusieurs des réfugiés acadiens de la région de Miramichi réussiront à atteindre Québec, en 1756 et 1757. D'autres familles se disperseront sur les côtes et dans les bois du nord-est du Nouveau-Brunswick actuel, principalement dans la région de Shédiac et de Cocagne où elles s'organisèrent, avec des moyens de fortune, pour passer l'hiver. Plus de 200 familles qui avaient établi des campements temporaires sur la rive des rivières Chipoudy, Petitcoudiac et Memramcook purent échapper à la déportation et aux raids anglais lancés à leurs trousses. Au printemps de 1756, Boishébert fit évacuer leurs misérables campements et dirigea les réfugiés vers la baie de Miramichi, située plus au nord, où de nombreux Acadiens, originaires de Beaubassin et de l'isthme de Chignectou, avaient déjà trouvé refuge.

Boishébert se dévoua à la tâche difficile d'assurer la fuite des Acadiens durant deux années. Il sauva ainsi de la déportation des centaines d'Acadiens. La Cour sut apprécier ses services en le décorant, le 15 février 1758, de la Croix de Saint-Louis.

La même année, les Anglais venaient une seconde fois mettre le siège devant Louisbourg. Monsieur de Vaudreuil envoya Mon-

sieur de Boishébert au secours de la place. Le chevalier avait sous ses ordres les officiers canadiens de Catalogne, de Boucherville-Cerry, de Saint-Simon, de Montarville, ainsi que les cadets de Plaine, d'Amours, de Carqueville, de la Durantaye et de Couillard. Il a écrit un journal relatant cette dernière campagne: «Embarqué à Québec sur la goélette **La Critique**, du port de 50 tonneaux, avec 70 hommes du détachement, le reste étant sur le **Saint-Joseph**, commandé par Monsieur de Cerry, convoyant **l'Oiseau Royal** chargé des effets du roi pour le poste de la rivière Saint-Jean, il arrive à Miramichi le 9 juin, après un mois de trajet, accompagné de plusieurs coups de vent, qui dispersèrent les trois voiliers, le **Saint-Joseph** relâchant à Québec. A Miramichi, le commandant augmenta son détachement de 70 Acadiens et de 60 Micmacs, après avoir tout disposé pour la défense du poste de Saint-Jean, en y envoyant Monsieur de Niverville y commander en son absence».

Le 17 juin, Monsieur de Boishébert partait pour Gédaïk (Shédiac) où il priait Monsieur de Villejoin d'envoyer de l'Île Saint-Jean voitures et vivres pour ses hommes. Il apprend que celui-ci a fait partir pour Louisbourg un détachement de 100 Acadiens sous les ordres de Monsieur son fils. Arrivé au passage de Canseau, le 26 juin, il y découvre deux frégates anglaises mouillées à l'Île-à-l'Ours. Il les évite, en marchant de nuit. A Saint-Pierre, le 28 juin, il campe deux jours, sans vivres. Allant de Port-Toulouse à Miré, il y rejoint Monsieur de Villejoin avec ses 200 hommes, «n'étant guère mieux pourvu du nécessaire».

Le journal insiste ensuite sur les diverses escarmouches des «réguliers», miliciens, Sauvages, sur les forces de l'armée anglaise, composée de 3,000 assaillants. Ainsi, le gouverneur de Drucour, cerné par la mer, n'avait aucune issue de libération. La milice de Port-Toulouse, peu disciplinée, avait un groupe de mauvais sujets dont plusieurs désertèrent. Les Sauvages, inconstants, abandonnèrent le commandant. La maladie coucha à terre 60 hommes en huit jours. Les soldats réguliers n'avaient même plus de chaussures. La désertion d'un mécréant avertit l'ennemi de la situation critique et le rendit plus audacieux contre tous les postes; Miré, Raymond, Rouillé, La Cormorandière, Port-Toulouse. Il fallut hâter une retraite devenue urgente, surtout à cause des malades qu'il fallait transporter en lieu sûr, et des habitants qu'il fallait soustraire aux rigueurs des vainqueurs. Monsieur de Boishébert explique, dans son journal, les efforts qu'il s'imposa pour opérer une prompte évacuation sur Miramichi. Chemin faisant, il eut à Petitcoudiac un

engagement avec les Anglais, qui lui tuèrent quinze hommes et en perdirent davantage. Rendu à Miramichi, le 8 août, il y apprit la victoire de Carillon. Un courrier de Monsieur de Niverville lui mandait son prochain départ pour la côte Saint-Georges, avec Français et Sauvages. Par retour du courrier, il lui ordonne de l'attendre sous peu de jours. Le 11 août arrive à Miramichi une prise anglaise de la Critique, chargée de boeufs et de vivres. Ce butin va l'aider dans sa campagne de la rivière Saint-Georges. Au départ, le 14 août 1758, Monsieur de Boishébert laisse la place sous le commandement de Monsieur de Catalogne. Les sieurs de la Boularderie et de Montarville y furent retenus par la maladie. En cours de route, il tenta un coup de main contre le fort Cumberland.

A la suite de la chute de Louisbourg, qui devait entraîner la capitulation de l'Île Saint-Jean, Monsieur de Boishébert procéda, avec l'aide du lieutenant Bourdon, en toute hâte, à l'évacuation des Acadiens de l'Île Saint-Jean et de Miramichi, qu'ils purent transporter dans leurs navires, soit en direction de la Baie des Chaleurs, soit vers Québec. C'est ainsi qu'en 1758 se retrouveront, au nombre d'environ 800, à l'embouchure de la rivière Ristigouche, dans le fond de la Baie des Chaleurs, des réfugiés acadiens de l'Île Saint-Jean et des survivants de Miramichi, dont un grand nombre étaient originaires des régions de Beaubassin, de Pisiguit et de Grand'Pré. D'autres Acadiens ont, sans doute, pu se rendre aussi à la Baie des Chaleurs, soit sur des embarcations, en longeant les côtes, soit en suivant le cours de certaines rivières, en compagnie d'Indiens qui les guidaient. A cette époque il existait un village micmac sur le site actuel de la ville d'Atholville, près de Campbelton, au Nouveau-Brunswick. Cette bourgade était desservie par le père Étienne, récollet. Ce n'est qu'en 1770 que les Indiens transportèrent leur village de Sainte-Anne-de-Ristigouche de la rive sud à la rive nord, soit sur le site actuel, maintenant desservi par les Capucins.

En 1759, Monsieur de Boishébert est hospitalisé à l'Hôpital-Général de Québec. De sa chambre, il apperçoit les Anglais en organisation de bataille sur les plaines d'Abraham. Il en informe immédiatement Montcalm au camp retranché. Remis sur pied, en 1760, il commande les Acadiens qu'il avait fait enrôler avec un groupe de Micmacs pour la bataille de Sainte-Foy. Puis, Monsieur de Lévis lui confie le commandement du corps des grenadiers avec lesquels il se bat farouchement. Après la capitulation de Montréal, épuisé, il se décide à passer en France. Mais un grand malheur l'attend. A la suite de fausses

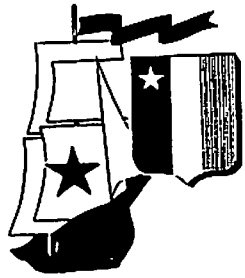
accusations, on l'enferme à la Bastille pour avoir pris part aux concussions et aux malversations de l'intendant Bigot. Malgré son innocence, il devra croupir durant quinze mois au cachot. Finalement, il sera déclaré complètement innocent. Il obtient alors l'autorisation de retourner au Canada. Le journal de Boishébert, présenté au tribunal par Maître Clas, son procureur, a largement servi à la rédaction de sa biographie.

A sa sortie de la Bastille, Monsieur de Boishébert alla se reposer au pays de ses ancêtres, celui de Caux, en Normandie. Il se présenta au château de Cliponville, chez Messire Antoine-Adrien-Joseph Des Champs, chevalier, seigneur de Boishébert, haut-justicier des paroisses de Cliponville, d'Enveronville et de Hauttot-le-Vattois, marié en 1741 à Catherine-Élizabeth Aubert, dame de Beuzeville. Il déclina ses titres et se réclama des liens de parenté, en montrant divers parchemins. Tout finit par un mariage. En effet, la fille de l'hôte, Charlotte-Élizabeth-Antoinette Des Champs de Boishébert épousa à Cliponville, le 7 septembre 1761, son cousin canadien alors âgé de 34 ans, Charles Des Champs de Boishébnert. Mais de nouveaux malheurs attendaient Monsieur de Boishébert. Il eut en effet la tristesse de se voir dépouiller d'une bonne partie de ses biens par la Révolution. Malgré les épreuves que traversait alors la France révolutionnaire et les difficultés qui étaient faites à la noblesse, il semble n'avoir pas émigré, puisqu'il est mort à Raffetot en 1797, à l'âge de 70 ans.

Charles de Boishébert n'avait eu qu'un fils, Roche-Charles-Gabriel, comte de Raffetot, qui épousa Henriette-Madeleine-Julie Dupont d'Englesqueville. De cette union naquirent un fils marié, sans enfants, et une fille, la vicomtesse de Maleissye. Les Boishébert actuels, très nombreux en Normandie, descendent tous du châtelain de Cliponville.

SOURCES

- *BULLETIN des recherches historiques, Nova Francia, Paris, 1926;*
- *DE GRANVILLE Étienne, Les familles nobles de Normandie, Rouen, 1924;*
- *LEJEUNE, Dictionnaire général du Canada, Ottawa, 1926;*
- *BONA ARSENAULT, Histoire et généalogie des Acadiens, 1963;*
- *BULLETIN des recherches historiques, tableau généalogique, Beauceville, 1925.*



Ascendance de Pierre-Maurice Hébert, o.f.m., auteur de l'Histoire des Acadiens du Québec

☐ *Extrait de LA VIGILANTE, page 6, Vol.15, N°8, Octobre 1994*

ÉTIENNE HÉBERT, né vers 1625, en France, et arrivé en Acadie en 1649 (1). Marié à Port-Royal en 1650 à Marie GAUDET, fille de Jean Gaudet et de Nicole COLESON. Décédé à Port-Royal en 1669. (2).

ÉTIENNE HÉBERT, né en 1654. Marié à Port-Royal, en 1680, à Jeanne COMEAU, fille de Pierre COMEAU et de Marie BAYOIS. Décédé en 1733 au Bassin-des-Mines. (3)

JEAN-BAPTISTE HÉBERT, né le 24 juin 1692 à Rivière-aux-Canards. Marié le 20 janvier 1720, à la Rivière-aux-Canards (Bassin-des-Mines), à Élizabeth GRANGER, fille de Pierre GRANGER et d'Élizabeth GUILBEAU. Déporté en 1755 avec sa famille à Worcester, Massachusetts. En 1767, il revient avec tous les siens s'établir à Saint-Grégoire-de-Nicolet. Il est décédé le 10 juillet 1787 à Nicolet.

ÉTIENNE HÉBERT, né en 1736 à la Rivière-aux-Canards. Marié à Trois-Rivières le 19 octobre 1769 à Marie-Josephte BABIN, fille de Jean-Baptiste BABIN et de Catherine LEBLANC, de Nicolet. Inhumé à Saint-Grégoire le 14 janvier 1825. Étienne Hébert avait 19 ans lorsqu'il fut déporté avec sa famille au Massachusetts. De retour au Canada, il fut major dans les milices canadiennes.

JEAN-BAPTISTE HÉBERT, né le 19 septembre 1779 à Saint-Grégoire. Marié en premières noces, le 4 janvier 1801, à La Baie, à Marie BELLIVEAU, et le 31 décembre 1807, en secondes noces, à La Baie, à Judith LEMIRE, fille d'Antoine LEMIRE et de Josette PROULX. Inhumé le 15 juin 1863 à Saint-Grégoire. Ce Jean-Baptiste Hébert est le plus célèbre de toute la lignée. Il a été architecte, député, patriote en 1837-1838 et major dans la milice canadienne. C'est lui qui a construit le Manoir Hébert à Bécancour. Il est l'aïeul de l'écrivain, journaliste et sénateur Jacques Hébert et de l'écrivain et poète Anne Hébert. Quant au sculpteur Louis-Philippe Hébert, dont on retrouve un bronze au cimetière de l'Acadie, sur la rive sud de Montréal, il est un descendant d'Honoré Hébert et de Madeleine Prince. Honoré était le fils de Jean-Baptiste Hébert et d'Élizabeth Granger, déportés au Massachusetts avec leur

famille en 1755, puis revenus au Canada s 'établir dans la région de Nicolet. Honoré Hébert avait trois frères; Joseph, Jean-Baptiste et Étienne. Ce dernier est l'ancêtre du père Pierre-Maurice Hébert, capucin.

CALIXTE HÉBERT, instituteur à Nicolet et maire fondateur d'Hébertville. Marié en deuxièmes noces le 10 février 1852, à Nicolet, à Delphine POULET, fille d'Augustin POULET et de Catherine CHIQUETTE.

TÉLESPHORE HÉBERT, marié le 10 juillet 1893, à Hébertville, à Louisa CÔTÉ, fille de François CÔTÉ et de Sophie GAGNÉ.

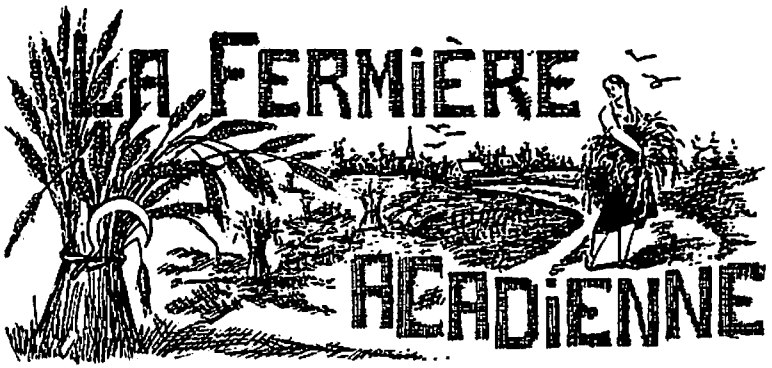
CHARLES-CALIXTE HÉBERT, marié le 4 septembre 1923, à Laterrière, à Desneiges SAINT-GELAIS, fille de Henry SAINT-GELAIS et de Julie ÉMOND. Enfants: Pierre-Maurice, Charles-Émile, Hortense, Thérèse, Jeannette, Blanche-Yvonne.

PIERRE-MAURICE HÉBERT, o.f.m.,Capucin.

(1): Étienne Hébert est arrivé en Acadie en même temps que son frère, Antoine, tonnelier. Celui-ci s'est marié vers 1645 à Geneviève LEFRANC, qui lui donna au moins deux enfants, Jean, né en 1653 et Catherine, née en 1656. Selon Geneviève Massignon dans «Les parlers français d'Acadie», Vol.1, page 50, Étienne et Antoine Hébert étaient vraisemblablement originaires de Martaizé, dans la région de Loudun, département de la Vienne, France.

(2): Selon Bona Arsenault dans sa Généalogie des Acadiens, les enfants d'Étienne Hébert et de Marie Gaudet sont: Marie (1651), Marguerite (1652), Emmanuel et Étienne, jumeaux (1654), Jean (1658), Françoise (1661), Catherine (1662), Martin (1665), Michel (1666), et Antoine (1670). A la mort d'Étienne Hébert, sa veuve, Marie Gaudet, a épousé en secondes noces Dominique GARAUT.

(3): Le frère d'Étienne, Emmanuel Hébert, marié vers 1678 à Andrée BRUN, fille de Vincent BRUN et de Marie BROT, et veuve de Germain TERRIOT, aura sept enfants. Certains de ses fils, dont Jean, né en 1683, porteront le nom d'EMMANUEL ou de MANUEL, qu'ils transmettront à leurs descendants. Ces patronymes sont donc directement apparentés à celui des Hébert.



Paroles de Maurice MORISSET — Musique de Oscar O'BRIEN

Moderato

1. Com-me vos pai - si-bles grand- mè - res, a-Ca-
1. Com-me ces gran-des ou - vri - è - res, a-Ca-

-dien-nes, soy-ez fer-mières, Ai-mez vos tranquil-les foy - ers, Votre
-dien-nes, soy-ez fer-mières, Ai-mez vos champs et vos sillons, Les é-pis

Maestoso

langue et vos fiers clochers. No - bles semeu-ses de croy - an-ces, Les aï-
d'or de vos moissons. Bien - tôt levées et point flà-neu-ses, Les aï-

-eu - les venues de Fran - ce Ont par-tout je - té le bon grain
-eu - les étaient fa - neu -ses, Coupaient le blé, cui - saient le pain

poco rall.

En fre-don-nant un vieux re-frain! Bon - ne fer - miè - re ca -na-
En fre-don-nant un vieux re-frain!

-dien - ne, De nos foy - ers, sois la gar - dien - ne: Transmets aux

mains de tes en - fants Le sol sa - cré que tu dé - fends!

1. Comme vos paisibles grand-mères, Acadiennes, soyez fermières; Aimez vos tranquilles foyers, votre langue et vos fiers clochers; Nobles semeuses de croyances, les aïeules venues de France, ont partout jeté le bon grain, en fredonnant un vieux refrain;

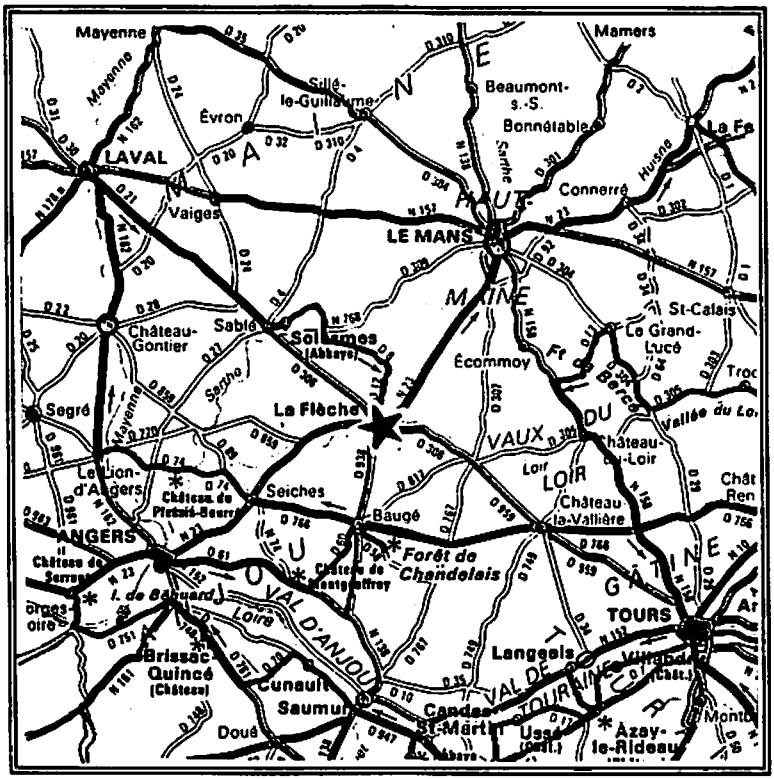
Sur la trace des ORILLON dit CHAMPAGNE

Entre Solesmes et Tours, au coeur de l'Anjou-Touraine, se trouve la petite ville de La Flèche, dominée par l'ancien château des Carmes, qu'occupe aujourd'hui l'hôtel-de-ville. C'est là qu'est né, en 1653, Charles Orillon dit Champagne, fils de «Maistre Julien Orillon et d'Anne Royer», ancêtre des Champagne de souche acadienne. Charles Orillon dit Champagne est arrivé à Port-Royal, en Acadie, vers 1703. L'année suivante, il épousait Marie Bastarache, fille de Jean Bastarache et d'Huguette Vincent.

Charles Orillon dit Champagne et Marie Bastarache eurent au moins huit enfants, tous nés à Port-Royal, soit: Jean (1704), Marie (1706), Joseph et Jean, jumeaux, qui eurent pour parrain le sieur Jean Denis, fils de Denis de Bonaventure (1708), Charles (1713), Pierre (1715), Joseph (1718) et Jean-Baptiste (1722). «Charles Orillon dit Champagne était un homme simple, amoureux de la terre, qui éleva sa famille dans les traditions de la vieille France angevine, sans histoire et sans se mêler de politique ni d'activités sujettes à controverse» nous dit l'un de ses descendants franco-américain, Henri Champagne, de Dracut, dans le Maine.

L'un des fils, également prénommé Charles, et vraisemblablement plusieurs membres de la famille, réussirent à échapper à la déportation, en 1755, et fuyant avant l'embarquement. Charles, fils, vint alors s'établir à Saint-Grégoire-de-Nicolet, au Québec, où il est décédé, en 1790.

Un autre des fils, Joseph, épousa Marguerite Dugas, fille de François Dugas et de Claire Bourg, le 14 février 1746, à Port-Royal. Ils eurent cinq enfants. L'un d'eux, également nommé Joseph, né vers 1748, n'avait que sept ans au moment de la déportation. On retrouve sa trace en Louisiane, sur la côte Est, avec d'autres réfugiés acadiens, où il a épousé Marie-Rose Breaux, vers 1770. Il apparaît dans les registres sous les noms de ORILLION ou AURION. Ainsi, dans le recensement de la paroisse St.James (Donaldsonville), en 1766, il apparaît sous le nom de Joseph AURION, avec sa soeur Marguerite AURION, âgés respectivement de 18 et 17 ans.



Dans le recensement de 1769 du district de St.James, sur la rive droite du Mississipi, Joseph a 21 ans. Sa soeur Marguerite, 20 ans, est mariée à Paul Forest. Cette fois, le nom est ortographié ORILLION. Il ne fait aucun doute que Joseph, à l'exemple de ses compatriotes si cruellement expulsés de l'Acadie, devait éprouver de vifs ressentiments à l'endroit des Anglais. C'est sûrement ce qui explique son inscription comme membre de la milice de Donaldsonville, le 23 janvier 1770. Cette fois, son nom est écrit AURILLON. Il est âgé de 21 ans. En 1777, on le trouve inscrit parmi les membres de la milice de Plaquemine, sous le nom de ORILLION. Puis, dans le même document, on note que Joseph ORILLON participa à la guerre de 1812. Sa veuve, Marie-Arthémise, demanda au gouvernement de lui verser une pension.

De nos jours, on trouve beaucoup de Louisianais du nom de ORILLION alors qu'au Québec, c'est principalement le nom de CHAMPAGNE qui a prévalu.

Les Champagne sont très nombreux, de nos jours, au Québec. Dans le seul bottin téléphonique de Montréal, ils remplissent trois pages. Parmi les notoriétés québécoises portant le nom de Champagne, citons Paule BEAUGRAND-CHAMPAGNE, journaliste et directrice de publications; Gilbert CHAMPAGNE, avocat et criminaliste; Andrée CHAMPAGNE, comédienne et femme de théâtre; Louis-David CHAMPAGNE, procureur; Claude CHAMPAGNE, notaire; François CHAMPAGNE, peintre et graveur.

GÉNÉALOGIE DES ORILLON dit CHAMPAGNE

CHARLES ORILLON dit CHAMPAGNE, né en France en 1653, fils de «Maistre Julien Orillon» et d'Anne Royer, de la ville de La Flèche, diocèse d'Angers. Attivé en Acadie vers 1703. Marié à Port-Royal, le 8 janvier 1704, à Marie Bastarache, fille de Jean Bastarache et d'Huguette Vincent. ENFANTS: Jean (1704), Marie (1706), Joseph et Jean, jumeaux (1708), Charles (1713), Pierre (1715), Joseph (1718), Jean-Baptiste (1722). Marie Bastarache, épouse de Charles Orillon, a été inhumée à Port-Royal le 30 août 1726.

DEUXIÈME GÉNÉRATION

JEAN-BAPTISTE ORILLON dit CHAMPAGNE, né en 1704, fils de Charles Champagne et de Marie Bastarache, marié vers 1734 à Cécile Labauve. ENFANTS: Jean-Baptiste (1735), Charles (vers 1739), Bonaventure (vers 1740), Ludivine (1742), Thérèse (1744). Cette famille était réfugiée à Québec en 1760.

CHARLES ORILLON II dit CHAMPAGNE, né en 1713, fils de Charles Champagne et de Marie Bastarache. Marié à Port-Royal le 22 septembre 1734 à Anne Richard, fille de François Richard et d'Anne Comeau, et en deuxièmes noces, à Nicolet, au Québec, le 27 juin 1763, à Marie Doucet, veuve de Jean-Baptiste Gaudet. ENFANTS DU PREMIER MARIAGE: Marie-Josèphe (1736), Jean-Baptiste (1738), Félicité (1741), Théotiste (1744), Anne (1746), Nathalie (1749), Isabelle (1751), Jean-Charles (1753), Firmin (1756), Geneviève (1759),
Joseph (1761). Cette famille, d'abord réfugiée à Québec en 1758, s'est ensuite établie à Nicolet vers 1760.

PIERRE ORILLON dit CHAMPAGNE, forgeron, né en 1715, fils de Charles Champagne et de Marie Bastarache. Marié à Port-Royal le 29 janvier 1742 à Brigite Brun, fille de Jean Brun et d'Anne Gauterot (Gaudreau). ENFANTS: Joseph (1742), Jean-Baptiste (1744), Marie-Josèphe (1747), Pierre (1750), Charles (1752), Basile (1760),

David (1767). Cette famille fut déportée au Connecticut, en 1755. Elle est revenue au Canada et s'est établie à Nicolet, en 1767.

JOSEPH ORILLON, né en 1718, fils de Charles Orillon dit Champagne et de Marie Bastarache. Marié à Port-Royal le 14 février 1746 à Marguerite Dugas, fille de François Dugas et de Claire Bourg. ENFANTS: Félicité (1746), Charles et Marguerite, jumeaux (1749), Jean-Baptiste (1751), Joseph (né vers 1752). Toute la descendance de cette famille s'est établie en Louisiane après 1755.

JEAN-BAPTISTE ORILLON, né en 1722, fils de Charles Champagne et de Marie Bastarache. Marié à Beaubassin le 18 octobre 1746 à Marguwerite Deveau, fille de Jean Deveau et de Cécile Caissy. ENFANTS: Thérèse (1744), Perpétue (1748). Cette famille fut déportée à New York en 1755.

TROISIÈME GÉNÉRATION

JEAN-BAPTISTE ORILLON, né en 1728, fils de Charles Orillon dit Champagne et de Marie-Anne Richard. Marié à Nicolet, le 21 septembre 1762, à Françoise Gaudet, fille de Jean-Baptiste Gaudet et de Marie Doucet. ENFANTS: Jean-Baptiste (1763), Théotiste (1764), Marguerite (1765), Louis (1771), Joseph (1775), Geneviève (1777), Charles (1779).

JOSEPH ORILLON, né vers 1752, fils de Joseph Orillon dit Champagne et de Marguerite Dugas, marié à la paroisse de l'Ascension (Louisiane), vers 1772, à Marie-Rose Breaux. ENFANTS: Marie-Josèphe (1772), Joseph (1775).

QUATRIÈME GÉNÉRATION

JOSEPH ORILLON, né en 1775 à l'Ascension (Louisiane), fils de Joseph Orillon et de Marie-Rose Breaux. Marié en 1794 dans la paroisse Saint-Gabriel d'Iberville (Louisiane), à Clothilde Marion, fille de François Marion et de Jeanne Guillot.

DES ORILLON QUI SONT PROPRIÉTAIRES DE TROUPEAUX EN LOUISIANE, DE 1790 À 1809.

(Extrait de: Brand Book for the Opelousas and Attakapas Districts, 1739-1888; The Southwestern Louisiana University).

Antoine Orillon dit Champagne, père (1790), Antoine Orillon dit Champagne, fils (1790), François Orillon (1790), Jean-Louis Orillon (1790), Pierre Orillon, père (1790), Pierre Orillon, fils (1790), Louis Orillon, père (1809), Louis Orillon, fils (1809).

DES ACADIENS RÉFUGIÉS DANS LE BAS SAINT-LAURENT

L'historien et généalogiste Paul-Henri Hudon a relevé, à travers les registres et les minutes des notaires, les traces de certains Acadiens réfugiés dans la région de Kamouraska-L'Islet, entre 1740 et 1780. Il écrit dans «l'Estuaire Généalogique», bulletin de la Société de généalogie de l'Est du Québec (Rimouski), que certains Acadiens n'y ont fait qu'une courte apparition. D'autres ont acquis des terres. Certains se sont mariés, ont fait baptiser leurs enfants ou ont été inhumés en ces lieux. Quelques-uns se sont établis à demeure, tels les LANDRY, THÉRIAULT, ROBICHAUD, LEBRUN, DOUCET, MARTIN et bien d'autres. Paul-Henri Hudon a surtout relevé les noms des moins connues de ces personnes venues d'Acadie, incluant certains Amérindiens, dont les archives ont enregistré la présence. Il a toutefois exclu de ses recherches tous ceux qui s'étaient temporairement établis dans la région de Trois-Pistoles vers 1755-1760. Nous avons complété l'étude de Monsieur Hudon par des additions généalogiques et historiques puisées auprès de différentes sources de documentation acadienne.

AUBOIS (HAUTBOIS) Pierre: originaire de Sainte-Anne-de-Port-Royal, où il était né vers 1696. Il était le fils de Julien Aubois, de la paroisse de Louisfer, diocèse de Nantes, en Bretagne, France, et de Jeanne Aimée. A son arrivée à Kamouraska, venant de l'Île Saint-Jean (Île du Prince-Édouard), vers 1742, en compagnie de Georges LeMarchand, il était veuf d'Élizabeth Dugas, fille de Claude Dugas et de Marguerite Bourg, qu'il avait épousée à Cap-de-Sable. Sa femme fut noyée, accidentellement, avec six de ses enfants, au début de juin 1733, à Port-Royal, «entre les deux passages». Elle fut inhumée à Port-Royal le 26 juin 1733. Pierre Aubois s'est remarié à Kamouraska, le 28 juillet 1743, à Geneviève Roy, veuve de Charles Tardif. Il serait décédé avant 1755 puisque Geneviève Roy a épousé, à Rivière-Ouelle, le 27 janvier 1755 Guillaume Ayot, de Kamouraska, également Acadien. Les enfants de son premier mariage sont: Joseph (1718), Pierre (1720), Jean-Chrysostôme (1724), Anne (1725), Charles (1728) et Jean-Baptiste (1730).

LEMARCHAND (LEMARQUAND) Georges: Originaire de l'Île Saint-Jean, il est arrivé à Kamouraska avec Pierre Aubois vers 1742. Georges LeMarchand est né vers 1710, fils de Jean LeMarchand et de Mathurine Dumoulin, de la paroisse Piedellia, évêché de Saint-Brieux, Bretagne, France. Il s'est marié à Saint-Pierre-du-Nord, le 14 juillet 1733, à Virginie Lanoue, fille de René Lanoue et d'An-

ne Briard, de la paroisse Saint-Charles-des-Mines, et en deuxièmes noces, vers 1737, à Cécile Labauve. Il demeurait à Malpèque. Un enfant, Pierre, est issu du deuxième mariage, en 1738, avant l'arrivée à Kamouraska. Toutefois, Pierre sera inhumé à Kamouraska, le 20 avril 1748, à l'âge de 9 ans. Georges LeMarchand obtient une concession de terre de 4 arpents par 42 de profondeur, au deuxième rang de Kamouraska, en 1753. D'autres enfants naîtront à Kamouraska, soit: Marie-Ursule (11 août 1743), Marie-Angélique (28 novembre 1745), Jean-Baptiste (5 septembre 1747). Lors de ce dernier baptême, le parrain et la marraine sont Jean-Baptiste Desjardins et son épouse, Madeleine Michaud.

DOUCET Pierre, dit «Groshomme», né vers 1719, veuf de Cécile Gaudet, sans enfant, arrivé dans le Bas Saint-Laurent vers 1764. Il épouse à Kamouraska, le 8 janvier 1766, Françoise Chassé, veuve de Jean-Baptiste Michaud. Pierre Doucet est inhumé à Kamouraska le 31 octobre 1780, à l'âge de 61 ans. Son épouse, Françoise Chassé, est inhumée à Kamouraska le 7 novembre 1780, à l'âge de 66 ans. Pierre Doucet était marchand à Rivière-des-Caps. On ne lui connaît aucune descendance. Nous n'avons pu retrouver sa trace en Acadie.

LEPRINCE Charles: Il avait acquis une terre au deuxième rang de Kamouraska, voisine de celles de Joseph et d'Augustin Ouellet. Le 21 avril 1758, pour des motifs qu'on ignore, il cède cette terre au curé de Kamouraska, l'abbé Trutaut.

MELANÇON Pierre: Né vers 1735. Pierre Melançon demeure, vers 1763, à l'Ilet du Portage. Le 5 février 1763, en effet, il achète de Joseph Lévesque, de Rivière-Ouelle, époux de Marie Côté, «une terre de 3 arpents de front par la profondeur de l'île Verte, au sud-ouest de la coupe des Ilets, avec droit de chasse et de pêche au saumon et à l'éperlan, bornée au nord-est à Gabriel Côté, père; au sud-ouest, aux terres non concédées, prenant son front sur le fleuve».
Pierre Melançon (Melanson au registre) est inhumé à l'âge de 28 ans, le 7 septembre 1763.

BABIN Claude: Né à Grand'Pré en 1720, fils de Claude Babin et de Marguerite Dupuis. Marié à Beaubassin le 13 mai 1743 à Marie Cormier, fille de Pierre Cormier et de Catherine Leblanc. Enfants: Osite (1745), Claude-Marie (vers 1758), Charles-André (1760), Augustin-Amable (1762), Marie-Thérèse (1764), Jean-Marie (vers 1768). Claude Babin demeure à Cap Saint-Ignace où il est «maître-farinier» en 1765, et aussi en 1770. Il achète de Jean Pinel et de Marie-Madeleine Sennecy dit Choisy un arpent et demi de terre à La Pocatière, le 29 juillet 1765, sur laquelle il installe **François CORMIER,** son neveu, comme fermier. Claude Babin et François Cormier passent un contrat en 1765 pour «faire une grange à la mode de Cadie». Plusieurs des enfants de Claude Babin se sont établis dans la région de Saint-Jean-Port-Joli.

LEVRON (Levreau, Levreault) Charles: Né en 1730 à Port-Royal, vraisemblablement fils de Jean-Baptiste

Levron dit Nantais et de Françoise Labauve, lui-même issu de François Levron dit Nantais, arrivé de France en Acadie en 1671. Charles Levron possède une terre de 4 arpents de front par 42 arpents de profondeur au deuxième rang du fief de l'Islet-à-la-Peau (Saint-Jean-Port-Joli), qu'il acquiert le 20 octobre 1766 devant le notaire Joseph Dionne. Cette terre lui fut concédée par le curé Polier le 10 novembre 1762. Elle voisine celles d'autres Acadiens établis dans le même fief; au sud-ouest, celle de la veuve Landry; au nord-est celle du sieur Belarbre (?). Il y a également au deuxième rang du fief l'Islet-à-la-Peau les Acadiens suivants qui détiennent des terres en 1770, selon les minutes du notaire Saint-Aubin: **Agnès CORMIER, Anselme THÉRIAULT, Jacques THÉRIAULT,** propriétaires de lots de 3 arpents de front par 42 de profondeur. Le 18 octobre 1761, Charles Levron était meunier au moulin de La Pocatière. En 1764, il fut chargé de réparer les écluses du moulin à farine de Sainte-Anne, par un contrat passé devant le notaire Joseph Dionne, le 27 août 1764.

DUPUY (Dupuis) Jean-Charles: Né en 1724 à Grand'Pré, fils de Charles Dupuy et d'Élizabeth Leblanc. Marié à Grand'Pré le 10 février 1747 à Marie Gautrot (Gaudreau), fille de Charles Gautrot et de Madeleine Blanchard. Un seul enfant, Marie-Rose, née en 1747, est issu de ce mariage. En effet, sa femme, Marie Gautrot est décédée à Grand'Pré le 11 janvier 1748. En 1765 Jean-Charles Dupuy était remarié et demeurait dans la région de Kamouraska. Il obtenait une concession à Kamouraska du seigneur Dechamay, le 19 septembre 1764, enregistrée dans les minutes du notaire Joseph Dionne.

LANDRY Alexis: Né vers 1720 à Rivière-aux-Canards (près de Grand'-Pré), fils d'Antoine Landry et de Marie-Blanche Leblanc. Marié à Grand'Pré le 27 novembre 1739 à Marguerite Aucoin, fille de René Aucoin et de Madeleine Bourg, et en deuxièmes noces, à Beaubassin, le 15 janvier 1748, à Madeleine Bergeron, fille de Michel Bergeron et de Marie Dugas, de la rivière Saint-Jean. Enfants du premier mariage: Charles (1740), Madeleine (1742), Joseph (1746). Enfants du deuxième mariage: Jean-Baptiste (1749), Marie-Josèphe (1755). Alexis Landry est arrivé à Kamouraska en 1762. Il obtenait une concession à Kamouraska, du seigneur Dechamay, le 29 septembre 1764, enregistrée devant le notaire Joseph Dionne. Alexis Landry a laissé une nombreuses descendance dans tout le Bas Saint-Laurent.

THIBODEAU Jean: S'est installé dans la région de l'Île Verte où il opère un moulin à scie et transige diverses affaires, selon ce qui apparaît dans les minutes du notaire Saindon, le 12 octobre 1777, et du notaire Saint-Aubin, le 15 avril 1770.

QUELQUES BAPTÊMES

- A Rivière-Ouelle, le 1er novembre 1759, a été baptisée Marie-Angélique **POIRIER,** née le 29 mai précédent, fille de Pierre Poirier et de Marie Forest;
- A Rivière-Ouelle, le 21 octobre

1760, a été baptisé Jacques **THÉRIAULT**, enfant de Paul Thériault, meunier au moulin de Rivière-Ouelle (vers 1765), et d'Anne Hébert;

• A Rivière-Ouelle, à partir de 1764, la famille d'Ambroise **LEBRUN** et de Marie Bergeron font baptiser plusieurs enfants. Ils se sont installés à demeure à Rivière-Ouelle;

• A La Pocatière, le 29 juillet 1764, a été baptisée Marie-Anne **POIRIER**, fille de Joseph Poirier et de Marguerite Thibodeau «née depuis un an à la rivière Saint-Jean»;

• A La Pocatière, le 29 juillet 1764, a été baptisée Marie-Josephte **BERGERON**, fille de François Bergeron et de Rosalie Bourg, «née depuis un an à la rivière Saint-Jean»;

• A La Pocatière, le 3 août 1764, a été baptisée Marguerite **PART**, fille de Régis Part et de Marie Béliveau «née il y a neuf mois et ondoyée à la rivière Saint-Jean». Parrain: André Pereira; marraine: Angélique Saussier (Saucier);

• A Rivière-Ouelle, le 27 août 1768, a été baptisé Jean-Barthélemy **LEBLANC**, fils de François Leblanc et de Françoise Jasmin.

QUELQUES MARIAGES

• A Kamouraska, le 5 juillet 1762, Jean **CORMIER**, fils de Pierre Cormier et de Cécile Thibodeau épouse Madeleine **LANDRY**, fille d'Alexis Landry et de Marguerite Aucoin;

• Le 14 octobre 1761, Jean-Baptiste **SINCENNE**, épouse Geneviève Caron (notaire Dupont);

• Le 12 mai 1760, Marguerite **GAUDET**, veuve de Jean-Baptiste **BRUN**, épouse Alexandre Caron (notaire Dupont);

• Le 30 mars 1761, Marie **GIROUARD**, 22 ans, fille de Jacques Girouard, «prisonnier des Anglais», (vraisemblablement à Halifax), et de feue Marie Arseneault, Acadiens de Beauséjour, épouse Louis Bernier (notaire Dupont);

• Le 29 avril 1764, Honoré **DUBOIS**, fils de Jean Dubois et de feue Anne Vincent, de l'Acadie, épouse Marthe Bélanger (notaire Dupont);

• Le 18 janvier 1765, Françoise **ROBICHAUD**, fille de Pierre Robichaud, négociant de Bonsecours (L'Islet) et de Françoise LeBorgne-Bélisle, épouse Augustin-Amable Bernier, de Cap Saint-Ignace. (notaire Dupont);

• Le 12 octobre 1767, Jacques **DUBOIS**, Acadien, veuf de Marguerite **LEVREAU (Levron)**, épouse Marguerite Castonguay, veuve de Jacques Gauvin. (notaire Saint-Aubin);

• A Kamouraska, Jean **MARTIN**, veuf d'Hélène **BELLEFONTAINE**, «résidant ordinairement à la rivière Saint-Jean, en Acadie» épouse Anne Levasseur le 21 août 1773. (notaire Saindon). «Les biens du futur époux consistant en une étendue de terre sise et située à la rivière Saint-Jean, en Acadie, et dont ladite future épouse entrera en possession de la moitié aussitôt qu'ils seront rendus sur les lieux»;

• A Rivière-Ouelle, le 4 février 1777, Anne **DOUCET**, fille de Laurent Doucet et d'Anne Lebrun, épouse Henri Langlais, fils de François Langlais et de Marie-Josephte Hudon.

QUELQUES SÉPULTURES

• A Rivière Ouelle, le 21 avril 1760, est inhumé Joseph **DOUAIRON**, 50 ans.

• A Kamouraska, le 2 juillet 1779, est inhumée Rose **MARTIN**.

LES GUEDRY dit GRIVOIS ONT-ILS DU SANG INDIEN?
(Guédry - Guidry - Guitry - Guikry)

■ *Claude Guédry dit Grivois (ou dit Laverdure), sa femme, Marguerite Petitpas et ses enfants, ont vécu avec les Indiens et les Métis dans la région de La Hève. Le recensement de 1686 indique que Claude Guédry est alors âgé de 35 ans, ce qui nous permet de situer sa naissance vers 1651. Mais on ignore l'endroit. Selon ce recensement, Claude Guédry demeure avec sa femme et un enfant, à Mistigouaiche, aujourd'hui Lunenburg, en Nouvelle-Écosse. Selon Bona Arsenault, il serait arrivé en Acadie en 1671 et se serait marié vers 1677 à Marguerite Petitpas.*

Selon le recensement de 1698, Claude Guédry et sa famille sont à Port-Royal. Le recensement précise qu'il est fermier et qu'il possède dix vaches et quelques moutons. Toutefois, il a quitté Port-Royal au moment des recensements de 1699 et de 1701. Claude Guédry se trouvait définitivement à La Hève en 1701. Il avait alors deux enfants, baptisés à Mistigouaiche.

Selon l'historien Clarence Breaux, le père de Claude Guédry, dont on ignore le prénom, pourrait très bien avoir été l'un des «rudes aventuriers», menant une vie primitive et très relâchée avec les Indiens, qui avaient refusé de suivre Charles de Menou de Charnisay, seigneur d'Aulnay, lorsque celui-ci décida de quitter La Hève pour aller s'installer et coloniser Port-Royal. Il est possible que ce premier Guédry soit arrivé de France avec Isaac de Razilly, ou même avec Charles de La Tour. Il est également fort possible que ce premier Guédry ait épousé une Indienne, comme le firent d'ailleurs Charles de La Tour lui-même et quelques autres «aventuriers» à cette époque de l'Acadie primitive. Ainsi, selon certains historiens, dont Andrew Wakeham, de l'Université de Charleston, né de mère acadienne, Claude Guédry dit Grivois serait né d'une mère Indienne, dont le nom a échappé à l'histoire. La vie de liberté, sinon de libertinage, que menaient ces premiers compagnons d'Isaac de Razilly et de Charles de La Tour avec les sauvagesses, dans l'Acadie primitive, pourrait fort bien être à l'origine du surnom de *«Grivois»*

accolé au patronyme. Ici, il faut interpéter le mot «grivois» dans son sens original, c'est-à-dire de l'argot «grive», signifiant libre, hardi, égrillard, ne recevant d'ordres de personne.

PREMIÈRE GÉNÉRATION

CLAUDE GUÉDRY dit GRIVOIS (dit LAVERDURE), né en 1648, fils d'un dénommé Guédry et vraisemblablement d'une Amérindienne, marié vers 1677 à Marguerite Petitpas. Enfants: Abraham (1678), Claude (1682), Jean-Baptiste (1684), Charles (1686), Alexis (1688), Augustin (1690), Marie-Josèphe (1692), Claude (1694), Joseph (1695), Pierre (1697), Paul (1701), Françoise (1703). Vers 1700 il demeurait dans le village micmac de Mistigouaiche, dans la région de Cap de Sable.

DEUXIÈME GÉNÉRATION

JEAN-BAPTISTE GUÉDRY dit GRIVOIS, né en 1684, fils de Claude Guédry et de Marguerite Petitpas. Marié vers 1715 à Marguerite Mius d'Entremont. Enfants: Joseph (1716). S'est établi à Cobequid.

CHARLES GUÉDRY, né en 1686, fils de Claude Guédry et de Marguerite Petitpas. Marié à une Amérindienne, vers 1712, dont le nom est inconnu. Enfants: Claude (1714), Jacques (1724). S'est établi à Cobequid.

AUGUSTIN GUÉDY, né en 1690, fils de Claude Guédry et de Marguerite Petitpas. Marié vers 1721 à Jeanne Hébert. Enfants: Hélène et Marie-Josèphe, jumelles nées à Boston le 9 janvier 1723 et baptisées à Grand'Pré le 26 septembre 1723, Jeanne (1725), Ursule (1731), Joseph (1735), Pierre (1741). S'est établi à Cobequid.

PIERRE GUÉDRY dit LABINE, né en 1697, fils de Claude Guédry et de Marguerite Petitpas. Marié vers 1720 à Marguerite Brasseau, fille de Pierre Brasseau et d'Isabelle Forest. Enfants: Marie-Josèphe (1722), Pierre (1723), Charles (1726), Marguerite (1727), Hélène (1729), Anselme (vers 1730), Joseph (1731), Jean (1735), Augustin (1740), Agnès (1742).

PAUL GUÉDRY dit GRIVOIS, né en 1701, fils de Claude Guédry et de Marguerite Petitpas. Marié vers 1723 à Anne Mius-d'Entremont. Enfants: Jacques (1724), Jean (1730), Marguerite (1732), Thomas (1733), Pierre (1741), Paul (1742), Jean dit p'tit Jean (1743), Françoise (1750). Paul portait le nom de Grivois dans les registres de Port-Lajoie, en 1749. Ce nom est devenu aussi Grivas.

TROISIÈME GÉNÉRATION

PIERRE GUÉDRY, né en 1723, fils de Pierre Guédry et de Marguerite Brasseau. Marié vers 1744 à Agnès Friel, fille de Pierre Friel et de Catherine Bourg. Enfants: Marie (1745), Simon (1747), Marguerite (1749), Charles (1751). Cette famille demeurait à l'Île Madame, dans l'Île Royale (Cap-Breton), en 1752.

CHARLES GUÉDRY, né en 1726, fils de Pierre Guédry et de Marguerite Brasseau. Marié vers 1745 à Madeleine Hébert. Enfants: Marie-Madeleine (1746). Cette famille demeurait à

la Pointe à la Jeunesse, Île Royale, en 1752.

ANSELME GUÉDRY, né en 1730, fils de Pierre Guédry et de Marguerite Brasseau. Marié vers 1756, à l'Île Saint-Jean (Île du Prince-Édouard), à Marie Leblanc, fille de Joseph Leblanc et de Marie-Madeleine Lalande. Cette famille demeurait à Miquelon, en 1767.

JEAN GUÉDRY, né en 1735, fils de Pierre Guédry et de Marguerite Brasseau. Marié vers 1755 à Marguerite Picot, fille de Michel Picot et d'Anne Blin. Enfants: Élizabeth (vers 1754), Joseph (1757), Joseph (1759), Jean-Charles (1760), Olivier (1764), Marguerite (1766), Pierre (1770), Marie-Judith (1772), Marie-Anne (1774), Augustin (1775). Cette famille fut déportée au Massachusetts en 1755. Elle était à Québec en 1766 et s'est établie à Saint-Jacques-de-l'Achigan vers 1767.

AUGUSTIN GUÉDRY, né en 1740, fils de Pierre Guédry et de Marguerite Brasseau. Marié vers 1767 à Marie-Françoise Jeanson, fille de Billie Jeanson. Enfants: Hermat-Pierre (1767), Joseph-Félix (1770), Augustin (1771), Anne (1773). Cette famille demeurait à Pisiguit en 1768 et en 1770. Elle s'est établie à Chéticamp, au Cap-Breton, vers 1774.

JACQUES GUÉDRY dit GRIVOIS, né en 1724, fils de Paul Guédry et d'Anne Mius d'Entremont. Marié vers 1745 à Brigitte LeJeune, fille de Pierre LeJeune et de Jeanne Benoît. Enfants: Marie-Josèphe (1746), Victoire (1748), Marie (1750).

JEAN GUÉDRY, né en 1730, fils de Paul Guédry et d'Anne Mius d'Entremont. Marié vers 1754 à Marie Leblanc. Enfants: Jean (1757), Joseph (1763), Marie (1765), Jacques (1767). Cette famille fut emprisonnée à Halifax par les Anglais, lors de la déportation des Acadiens. Elle était à Miquelon en 1766 et s'est établie en Louisiane vers 1785.

JOSEPH GUIDRY, né vers 1716, fils de Jean-Baptiste Guédry et de Marguerite Mius d'Entremont. Marié vers 1739 à Josette Benoît. Enfants: Perrine (1739), Jeanne (1749), Servant (1752). S'est établi à Cobequid. Il était réfugié à la Baie des Espagnols (Glace Bay), Cap-Breton, en 1752.

CLAUDE GUITRY, né en 1714, fils de Charles Guédry et d'une mère amérindienne. Marié vers 1743 à Anne LeJeune. Enfants: Jean-Baptiste (1747), Joseph-Marie (1749), Pierre-Janvier (1752), Charles-Olivier (1754), Claude-Augustin (1758). Il était réfugié à l'Anse Saint-Pierre, Île Saint-Jean (Île du Prince-Édouard), en 1750.

EN LOUISIANE

JOSEPH GUÉDRY ou GUIDRY, né en 1725, marié en 1767 à Saint-Jacques-de-Cabahannocer, Louisiane, à Marguerite Comeaux, 36 ans. Il était sur la rive est du Mississipi. Enfants: Donat, 8 ans; Joseph, 7 ans; Alexandre, 5 ans; Félicité, 3 ans; Judith, 1 an.

JOSEPH GUIDRY, fils d'Auguste Guédry et d'Anne Hébert, de Pisiguit. Marié le 24 mai 1773 à Monique Dupuis, fille de Jean Dupuis et d'Anne

Breaux. Établi dans la paroisse de l'Ascension, Louisiane.

FIRMIN GUIDRY, né en 1742, fils de Jean-Baptiste Guidry et d'Anne Dupuis, de Pisiguit. Marié le 19 février 1786 à Marguerite Landry, fille de Charles Landry et de Marguerite Boudreaux, venus de Saint-Servan de Saint-Malo, France, où ils s'étaient réfugiés lors de la déportation des Acadiens en 1755. Enfants: Marie-Modeste (1787), Jean-Baptiste (1788). Il demeurait dans la paroisse de l'Ascension, Louisiane, puis dans la paroisse Saint-Gabriel d'Iberville. Firmin Guidry est décédé le 1er février 1799, à l'âge de 46 ans.

JEAN-BAPTISTE GUIDRY, marié à Anne-Madeleine Dupuis. Établi dans la paroisse de l'Ascension, Louisiane.

JEAN-BAPTISTE GUIDRY, né vers 1754, marié à Agnès Dupuis. Enfants: Jean, né au Maryland vers 1783. Cette famille est arrivée aux Arrakapas et Opelousas, en Louisiane, en 1785, venant du Maryland.

JOSEPH GUIDRY, marié à Madeleine Comeaux. Enfants: Victoria (1787). Établi dans la paroisse de l'Ascension, Louisiane.

DANS LA MILICE

On trouve sur les listes de la milice des Attakapas et Opelousas, Louisiane, en 1792, les noms de Jean Guidry, 30 ans, et Olivier Guidry, 40 ans.

PROPRIÉTAIRES DE TROUPEAUX

Au nombres des Acadiens propriétaires de troupeaux aux Attakapas et Opelousas, Louisiane, de 1761 à 1810, se trouvent Charles Guidry (1766), Antoine Guidry (1795), Ospasie Guidry (1795), Baptiste Guidry (1795), Clémence Guidry (1795), Joachim Guidry (1795), Joseph Guidry, père (1795), Joseph Guidry, fils (1795), Marguerite Guidry (1795), Marie-Arsène Guidry (1795), Pierre Guidry, père (1795), Pierre Guidry, fils (1795), Alexandre Guidry (1795), Augustin Guidry, père (1797), Jean-Baptiste Guidry, père de Joseph (1798), Anastasie Guidry (1802), Louis Guidry (1802), Olivier Guidry (1802), Victorin Guidry (1802), Ursin Guidry (1802), Jean-Baptiste Guidry, fils, père de Jean-Baptiste (1804), Baptiste Guidry, fils de Jean-Baptiste (1804), Sosthène Guidry (1804), François Guidry (1808), Augustin Guidry, fils d'Augustin (1809), Julien Guidry (1809), Zéphirin Guidry (1809), Joachim Guidry (1810), Joseph Guidry, fils de Jean-Baptiste (1810), Paul Guidry (1810).

SOURCES

- *CLARENCE BREAUX, Acadian Genealogy Exchange, Oct.1995;*
- *ANDREW WAKEHAM, The great Saga of North-America Metis, Boston, 1883;*
- *BONA ARSENAULT, Histoire et généalogie des Acadiens, Montréal, 1963.*

Un illustre Acadien du Québec

LE COLONEL PHILIPPE LANDRY

■ *Auguste-Charles-Philippe-Robert Landry, né en 1846 et mort en 1919, fut non seulement un illustre homme politique et de lettres, mais également un brillant militaire. Il fut en outre président du Sénat, Chevalier commandeur de Saint-Grégoire et du Saint-Sépulcre, colonel et député à l'Assemblée législative du Québec.*

Philippe Landry était issu d'une famille acadienne de vieille souche. Son père, le Docteur Jean-Étienne Landry, marié à Caroline Lelièvre, fut professeur à l'Université Laval. Il était le fils de Sébastien Landry et d'Émérance Painchaud. Jean-Étienne Landry était né à Carleton, dans la Baie des Chaleurs, en 1815. Quant à Sébastien Landry, grand'père du colonnel Landry, il était né en 1772, à Carleton, et avait été inhumé le 1er mars 1868, à l'âge vénérable de 96 ans. Enfin, l'arrière grand'père du colonel Landry, Claude Landry, né en 1744, fils de Joseph Landry et d'Anne Robichaud, de Port-Royal, il avait été déporté au Massachusetts, en Nouvelle-Angleterre, avec ses parents, en 1755, alors qu'il n'avait que 11 ans. Il était revenu au Canada après le traité de paix de 1763. Il avait épousé Hélène Dugas, fille de Charles Dugas et d'Anne Leblanc, à Québec, le 16 octobre 1770. Il était alors venu s'établir à Carleton, y laissant une nombreuse descendance.

Philippe Landry fit ses études classiques à Laval où il obtint le diplôme de bachelier ès arts. Il suivit ensuite le cours de l'École d'Agriculture, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et il écrivit un traité populaire d'agriculture théorique et pratique. Il se livra lui-même à l'agriculture durant quelques années et fut membre du Conseil agricole de la Province de Québec, président de la Société d'agriculture de Montmorency, vice-président de l'Union agricole nationale, secrétaire de la Société de colonisation et membre de la Société...entomologique! Il publia une série d'opuscules sur une foule de sujets, notamment les boissons alcooliques et leurs falsifications, la disgrâce en politique, les métiers d'autrefois, les armes anciennes, et même un essai de poésie! Philippe Landry était ce que nous

appelerions de nos jours un «esprit universel», imbu de culture générale et s'intéressant à tout.

Les électeurs du comté de Montmagny lui confiaient le mandat de député à l'Assemblée législative du Québec, du 7 juillet 1875 au 29 mai 1876, date où il fut invalidé par jugement de la Cour supérieure, pour une histoire de prétendue prébende qui ne fut jamais éclaircie. Le 17 septembre 1878 il entrait aux Communes. Il y siégea jusqu'au 15 janvier 1887. Le 23 février 1892, il était nommé au Sénat. Enrôlé dans la milice, il fut rapidement promu lieutenant-colonel et commandant du 61e Régiment, le 3 janvier 1895. Puis, le 9 février de la même année, il était nommé aide de camp honoraire de Lord Aberdeen. En 1907, il était colonel, puis colonel honoraire en avril 1909. Il avait commandé la 15° brigade d'infanterie. Il fut décoré de la médaille de mérite pour ses longs services. Le colonel Landry s'était particulièrement sigbnalé lors de l'invasion du Canada par les Féniens. 29 octobre 1911, il fut nommé président du Sénat, mais il résigna son fauteuil le 2 juin 1916. Peu après, il fit partie d'une délégation parlementaire en Angleterre et en France. Il avait déjà rempli différentes missions délicates en Europe et aux États-Unis, quand il accepta la présidence de *l'Association canadienne-française de l'Ontario.* Il lutta énergiquement pour la revendication des droits scolaires des Canadiens-français contre leurs persécuteurs orangistes de la minorité. A l'exposition universelle de Chicago, il exerça le mandat de Commissaire de la Province de Québec. Le Vatican lui décerna les titres de Chevalier-Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire et de l'Ordre des Chevaliers du Saint-Sépulcre. Le sénateur Landry est mort à Québec, le 20 décembre 1919, à l'âge de 73 ans. En 1868, il avait épousé Wilhelmine Couture, fille d'Étienne Couture, de Saint-Gervais de Bellechasse, qui lui donna deux enfants; Joseph-Philippe, décédé en 1926, brigadier-général de la milice, et Bernadette, mariée au Docteur Arthur Rousseau, de Québec. En secondes noces, le sénateur Landry, veuf depuis 1905, avait épousé, en 1908, Marie-Claire Dionne, fille de l'Honorable Élisée Dionne et veuve de l'avocat Edmond Taschereau.

SOURCES

- *JOURNAL LE DROIT, Ottawa, 20 décembre 1919;*
- *LA PRESSE, Montréal, 20 décembre 1919;*
- *BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, 1925;*
- *W.S.WALLACE, Dictionary of Canadian Biographies, Toronto, 1926;*
- *LEJEUNE, Dictionnaire général du Canada, 1931;*
- *BONA ARSENAULT, Histoire et Généalogie des Acadiens, 1963.*

ACADIANITÉS

L'HÉRITAGE DES ANCÊTRES

■ L'enseignement de l'histoire tend à disparaître des établissements scolaires. La situation est particulièrement critique au Québec. Comment pouvons-nous espérer que la génération montante puisse bâtir un avenir fondé sur les valeurs ancestrales si, au niveau scolaire, on évince l'enseignement de l'histoire? Il faut aussi déplorer la disparition des valeurs traditionnelles et patrimoniales. Je suis de ceux qui croient fermement que l'avenir doit être bâti sur le fondement de l'héritage, des valeurs et des enseignements légués par nos ancêtres. Comme le disait Sully, en son temps, «pour façonner l'avenir, il faut préparer le mortier dans le creuset du passé». L'Acadie touristique et folklorique, c'est bien beau, certes, mais c'est insuffisant. L'Acadie, au seuil du deuxième millénaire, c'est beaucoup plus qu'une gigue d'Édith Butler ou qu'un air cajun de Zacharie Richard. L'Acadie, c'est un peuple fidèle à ses origines et à sa foi. C'est une diaspora de femmes et d'hommes qui, depuis la Louisiane et la France, en passant par le Québec, les Maritimes et une bonne partie du Canada, entend conserver son identité propre et ses caractéristiques particulières. Il faut, au-délà des simples manifestations folkloriques, répandre aussi l'amour et la connaissance de l'Acadie pour ses valeurs profondes, bien enracinées dans son histoire; ses traditions familiales, son incroyable capacité d'adaptation à tous les milieux et à toutes les conditions; son ouverture aux autres, son sens profond de l'amitié et de l'hospitalité.

★ ★ ★

UNE LETTRE DU RHODE ISLAND

■ Je vous remercie beaucoup pour l'exemplaire de *HÉRITAGE ACADIEN* reçu récemment à la paroisse Sainte-Cécile de Pawtucket. J'aime beaucoup votre revue. Le fait qu'elle soit écrite en français ne pose pas de problèmes. Plusieurs personnes parlent encore le français ici. Nous recevons déjà plusieurs revues de France, de même que le bulletin *CONTACT-ACADIE*, de Moncton. Nous sommes très intéressés par les actes de naissances, de mariages et de sépultures des petites cadies du Québec, notamment L'Acadie, Saint-Philippe (Laprairie), Saint-Jean d'Iberville, Napierville, Saint-Jacques-de-l'Achigan, etc. Plusieurs Acadiens de la Nouvelle-Angleterre sont venus de ces localités. Recevez toutes mes amitiés.

Dennis M. BOUDREAU,
North Providence, Rhode Island.

LIVRES D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE DISPONIBLES

NOTE: Tous ces ouvrages sont en vente à la Société d'Histoire et de Généalogie de Rivière-du-Loup, 65 rue Hôtel-de-Ville, Rivière-du-Loup, Qué, Canada G5R 1L4. Les prix indiqués comprennent les frais d'envoi et de poste.

- La Pointe de Rivière-du-Loup; 100 ans d'histoire / par Michel-Louis Pelletier ..... 15$
- Histoire de l'Hôtel-de-Ville de Rivière-du-Loup ..... 8$
- La vieille Rivière-du-Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses / par Louis-Philippe Lizotte ..... 12$
- Le chemin de fer du Témiscouata / par J.F.Adrien Levasseur .... 17$
- Les Pelletier à la Grande Anse / par Jean-Guy Pelletier ..... 12$
- Rivière-du-Loup; lointains commencements, longs cheminements / par Beauvais Bérubé ..... 28$
- Tableaux généalogiques ..... 3$
- Les randonnées de Cacouna 8.50$
- Un fleuve qui a fait un pays .. 5$
- Anciens bulletins *LE LOUPERIVOIS* édités par la SHRDL. Chacun 3.50$

★★★

CONFÉRENCES D'HISTOIRE

■ La Société généalogique de l'Est du Québec organise trois soirées-conférences pour les prochaines semaines. Ces conférences auront lieu au 100 rue de l'Évêché ouest, angle Saint-Louis, à Rimouski. Elles débuteront à 19h30. Renseignements: SGEQ, case postale 253, Rimouski, Qué. G5L 7C1. Voici les coordonnées:

JEUDI, 11 janvier 1996: Les causes de décès dans l'Est du Québec; l'exemple du recensement de 1871. Conférencier: Pierre Rioux.

JEUDI 15 février 1996: L'arbre généalogique, épine dorsale de l'histoire de ma famille. Conférencier: Gabriel Langlois, auteur et historien.

LUNDI 25 mars 1996: Les Acadiens du Québec. Conférencier: Père Pierre-Maurice Hébert, o.f.m., auteur du livre «Les Acadiens du Québec».

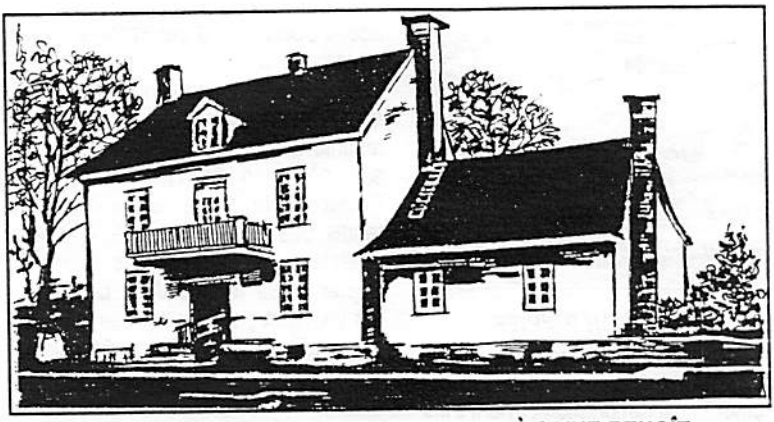
★★★

LE PATRIMOINE DE BÉCANCOUR

■ C'est avec plaisir que je vous adresse le coffret de 6 brochures portant sur l'histoire et le patrimoine des six paroisses formant la ville de Bécancour. Ces coffrets sont disponibles au coût de 12$, incluant les taxes et les frais de poste. Il faut faire les chèques à l'ordre de «Ville de Bécancour», Service à la Communauté, Hôtel de Ville, 1295 avenue Nicolas-Perrot, Bécancour, Qué. GOX 1BO.

Isabelle BOURQUE,
Agente d'information.

NDLR: Le territoire de Bécancour a été largement peuplé par des Acadiens, notamment Saint-Grégoire.



LA MAISON JEAN-JOSEPH GIROUARD À SAINT-BENOÎT

■ Au coeur du village de Saint-Benoît (Mirabel) se dresse une maison imposante dont les formes semblent, à prime abord, s'apparenter aux manoirs de la Nouvelle-Angleterre. Cette vaste demeure a été construite en 1840, sur le site de la maison du notaire acadien et patriote, Jean-Joseph Girouard, dont les ancêtres, fuyant la déportation, étaient arrivés à Québec, vers 1756. La maison de Jean-Joseph Girouard avait été incendiée, en 1838, par le général britannique John Colborne. Mais le notaire l'avait reconstruite deux ans plus tard. Jean-Joseph Girouard est né à Québec en 1794. En 1816, à l'âge de 22 ans seulement, il devient notaire grâce aux bons soins et à l'encouragement de l'abbé Gatien, curé de Saint-Eustache. Il s'installe cette même année à Saint-Benoît où il ouvre son étude. Ayant servi sous les drapeaux en 1812, alors qu'il n'avait que 14 ans, il est nommé capitaine de milice en 1821. Elu député du comté de Deux-Montagnes en 1831, il devient un ardent partisan de Louis-Joseph Papineau, alors chef du parti des Patriotes. Discret et peu loquace, Girouard se révèle cependant un habile législateur. En 1837, son nom figure sur la liste des proscrits. La troupe dirigée par Sir John Colborne quitte Montréal pour aller le cueillir à Saint-Eustache. Girouard se sauve après avoir convaincu les rebelles du village de ne pas résister. Il se rend quelques jours plus tard à Côteau-du-Lac. Capturé, il est emprisonné en décembre 1837. Il est relâché en juillet 1838, après sept mois de captivité, puis de nouveau incarcéré au lendemain de la rébellion. Libéré en décembre 1838, il rentre à Saint-Benoît et se voue entièrement à la pratique du notariat et aux bonnes oeuvres. L'hospice d'Youville de Saint-Benoît, dont il dresse les plans en 1853, est l'oeuvre à laquelle il consacre ses énergies jusqu'à sa mort, en 1860, à l'âge de 66 ans.

Luc NOPPEN, Historien.

Extrait des «CHEMINS DE LA MÉMOIRE», tome II, Québec, 1991, page 410. Publié avec le concours de la Commission des biens culturels du Québec.

LA MAISON POIRIER À SAINT-GRÉGOIRE

■ Originaire de Beaubassin, la famille Poirier fuit la déportation et vient s'installer à Saint-Grégoire de Nicolet, dans l'actuelle ville de Bécancour, en 1761, avec un premier groupe de fugitifs acadiens. Il était d'abord arrivé à Québec, en 1757, puis il s'était installé au Cap Saint-Ignace, en 1761, où il ne resta que quelques mois avant de se diriger, avec toute sa famille, vers la région de Nicolet. Le 27 janvier 1779, les seigneurs Jean Droit Richerville et Michel Lonval concèdent à Pierre Poirier une terre «de 4 arpents et une chaînée de front sur 30 arpents de profondeur», dans le troisième rang de la seigneurie Roquetaillade, le rang «vide-poche», aujourd'hui connu sous le nom de chemin Thibodeau. Pierre Poirier s'y établit avec son épouse, Marie Godet, fille de Pierre Godet et de Marguerite Hébert. Il y érige une habitation et commence le défrichement de sa terre. Son labeur n'est que de courte durée puisqu'en 1781, il transmet la charge des responsabilités familiales à ses fils Pierre et Jean-Baptiste. Les deux fils sont tenus d'héberger leurs parents et de prendre soin de leurs frères et soeurs, toujours mineurs. *«Et comme il y a trois enfants qui ne soient point encore en âge ni pourvus, il a été accordé qu'ils resteront à la maison paternelle, où ils seront nourris et entretenus jusqu'à ce qu'ils soient pourvus, en toutes fois aidants de leur travail»*. A la mort de son père, en 1787, Jean-Baptiste Poirier hérite de la ferme familiale tandis que son frère quitte le foyer. C'est le fils de Jean-Baptiste, François Poirier et sa femme Julie Doucette, qui y vivront par la suite. Les générations suivantes de la famille Poirier continuent d'habiter la maison des ancêtres, et ce jusque dans les années 1970 au moment où l'héritier, Louis-Georges Poirier, décide de s'en départir. La maison est actuellement habitée par Madame Marie Bachand qui la conserve avec soin. Dès les premiers moments de l'occupatiion du lot à la fin du XVIII° siècle, la famille Poirier se consacre à l'agriculture comme principale activité de subsistance. Le rythme des premiers défrichements témoigne d'une occupation très active: 6 arpents de terre en deux ans. Un inventaire des biens réalisé en 1787, suite au décès du premier occupant, Pierre Poirier, nous permet d'évaluer le niveau de vie passablement modeste de ces gens récemment chassés de l'Acadie par les Anglais. Leur outillage se limite à une charrue et une grosse hache, tandis que le mobilier domestique se résume à une poêle et quelques meubles rudimentaires. L'essentiel de leur richesse réside dans la possession d'animaux de ferme, soit deux boeufs, une taure, un petit taureau, une vache, un veau, 7 moutons, 5 porcs, une jument et une pouliche. Dans ce contexte, la maison construite par Pierre Poirier et léguée à ses enfants

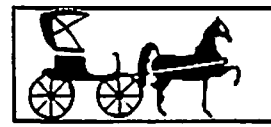
en 1787 est fort probablement une maison dite temporaire, dans l'attente de revenus plus importants qui viendront avec les défrichements futurs. En contexte d'établissement, il ne faut pas s'étonner de la modestie des moyens et du caractère primitif des habitations. La maison actuelle possède une structure en pièces sur pièces. Sur le côté est de l'habitation, en annexe, la cuisine d'été est munie d'un four à pain, accessoire d'usage courant autrefois répandu, mais dont il ne reste aujourd'hui que peu d'exemples. Sa structure recèle des traces de plusieurs transformations survenues depuis le moment de sa construction. Le lambris actuel, de planches à clin, en cache un autre plus ancien, en planches verticales. Le toit courbe, recouvert de tôle pincée, et muni de deux fausses cheminées, camoufle en réalité un toit à pente raide, recouvert à l'origine de bardeaux de cèdre. L'absence de lucarne dans le comble confère au grenier sa première vocation de conservation des grains. En tenant compte des dimensions du carré, 30 pieds par 30 pieds, l'époque de construction de cette maison se situe probablement au tournant du 19° siècle. Ceci correspondrait d'ailleurs davantage au niveau d'aisance atteint à ce moment-là par la famille Poirier, plusieurs années après avoir érigé une première habitation, au caractère plus primitif. Bien conservée, la maison Poirier offre un bel exemple d'architecture et d'histoire familiale, marqué par l'enrichissement progressif des premiers occupants de la terre. En même temps, elle témoigne du genre de vie d'une majorité d'habitants de souche acadienne et de leurs héritiers qui s'établissent de façon permanente dans la paroisse à la fin du 18° et au début du 19° siècles. La maison est située au 19,025 chemin Thibodeau, (par le boulevard Port-Royal), dans la paroisse Saint-Grégoire, à Bécancour.

•Extrait de SAINT-GRÉGOIRE, par Marc Gadoury & François Lachance, Bécancour, 1995.

★★★

UNE SOUCHE QUÉBÉCOISE DE FAMILLES LEBLANC

■ J'ai reçu avec plaisir et grand intérêt le N° 13 de la revue HÉRITAGE ACADIEN. J'ai particulièrement apprécié l'article consacré aux Acadiens déportés en Caroline du Sud. Je désire vous signaler que plusieurs familles Leblanc du Québec, dont la mienne, ne sont pas d'origine acadienne. Mon ancêtre, Georges Leblanc, a marié Charlotte Bélanger, à L'Islet, le 31 janvier 1746. Il était le fils de Jean Leblanc et de Jacqueline Agnays, de Cahagnolles, dans le Calvados, en Normandie, France. Le fils de Georges, Joseph Leblanc, a marié Geneviève Beaudoin, à Montmagny, le 15 février 1768. J'ai pu remonter ma lignée jusqu'à Constantin Leblanc, né vers 1599 à Cahagnolles. Ces Leblanc québécois de souche normande ont principalement essaimé à Montmagny, Saint-Jean-Port-Joli, Sainte-Flavie, Rimouski et Saint-Félicien. Je vous adresse la généalogie de ces Leblanc normands et québécois. Bien à vous,

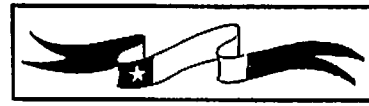


Marcel LEBLANC,
Roberval, Qué.

LES FRANÇAIS AU QUÉBEC APRÈS LA CONQUÊTE

■ Le N°2, Vol.11, du bulletin «Au Fil du Temps», de la Société d'Histoire de Saint-Hubert, résume une intéressante conférence de l'historien Marcel Fournier concernant le peuplement du Québec par des Français, après la conquête, de 1765 à 1865. Plusieurs de ces immigrants sont arrivés par le fleuve Saint-Laurent, en passant par Saint-Pierre-et-Miquelon. La guerre coloniale en Amérique, en 1812, a aussi entraîné un flot d'immigrants de diverses nationalités. Puis, avec la Révolutiion Française, des nobles et des prêtres, chassés de la France, sont venus s'installer au Québec. Il reste toutefois que le volume le plus important d'immigrants, après la conquête, fut constitué par les Acadiens, déportés et chassés de la Nouvelle-Écosse. Plusieurs de ceux-ci s'étaient temporairement installés le long des côtes anglo-américaines. Ils ont essaimé dans la région de Montréal, et plus particulièrement dans la vallée du Richelieu et à Saint-Jacques-de-l'Achigan. D'autres se sont rendus jusqu'à Nicolet. Plusieurs ont obtenu des terres dans les secteurs de Chambly, Laprairie et Saint-Jean d'Iberville. On doit à ces Acadiens la fondation du village l'Acadie, sur la rive sud de Montréal.

★★★



UN ANCÊTRE CONTROVERSÉ

Je suis un descendant de René Bernard, de Beaubassin, né en 1663, marié à Madeleine Doucet. Était-il le fils d'André Bernard, de la Rivière Saint-Jean, arrivé en Acadie avec Charles de LaTour en 1641? André Bernard a-t-il vraiment exécuté ses compagnons, pour avoir la vie sauve, lors de l'attaque du fort de Jemseg par Charles d'Aulnay, en 1645? Que cette histoire soit vraie ou non, je m'intéresse vivement à André Bernard et souhaiterait correspondre avec des personnes susceptibles de m'éclairer.

Jeffrey Mitchell BERNARD
113 Hubbard Street,
Concord, MA 01742-2414, USA

NDLR - Il n'existe aucune preuve documentaire, de quelque nature que ce soit, appuyant cette prétention qu'André Bernard ait exécuté ses propres compagnons, sous la menace de Charles d'Aulnay, lors de l'attaque du fort Jemseg par ce dernier, en 1645. Cette «légende» a peut-être pour origine le fait qu'André Bernard était huguenot, tout comme de LaTour et Marie Jacquelin, sa femme, ce qui lui attirait la haine de plusieurs catholi-

ques. Charles d'Aulnay, ennemi juré de Charles de LaTour, était ce que nous pourrions qualifier, aujourd'hui, de réactionnaire intégriste. Il suffit de lire la relation de l'attaque du fort de Jemseg pour constater à quel point on reprochait à la malheureuse Madame Marie Jacquelin, femme de LaTour, «d'avoir professé et répandu l'hérésie en entretant des rapports avec les ennemis de la vraie religion, à Boston». La thèse d'André Bernard exécutant les siens en retour de sa propre vie a surtout été répandue par le Père Clarence d'Entremont, sans la moindre preuve documentaire. Ceci est étonnant de la part d'un historien qui est habituellement réputé pour appuyer ses affirmations sur une solide documentation. Quant à la filiation René Bernard/André Bernard, elle est possible, mais reste à prouver. C'est l'un des dossiers les plus controversés de la généalogie acadienne.

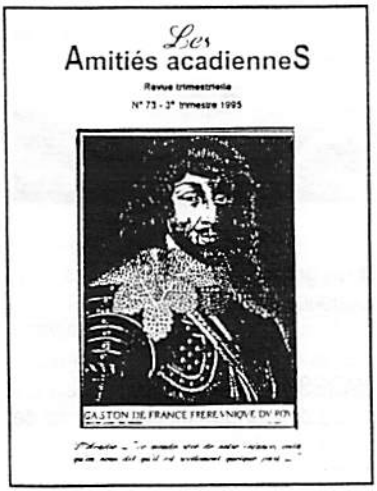
★★★

LES AMITIÉS ACADIENNES

«Merci pour votre dernier bulletin HÉRITAGE ACADIEN. Nous sommes persuadés qu'il intéressera les consultants; chercheurs, historiens, étudiants de notre bibliothèque et fonds de documentation. Les documents ci-joints vous informeront sommairement sur les actions des Amitiés Acadiennes. Vous trouverez également joint à ce courrier nos dernières parutions. Nous vous adressons nos cordiales salutations.

Charlette Gonzales, sec-gén.adjt.
Les Amitiés Acadiennes, Paris.

■ Fondée en 1976, l'association LES AMITIÉS ACADIENNES a pour but de développer les relations culturelles et amicales entre les Acadiens, les Français et les descendants d'Acadiens de tous pays, et de renforcer les liens



entre l'Acadie et la communauté francophone mondiale. L'Association regroupe les amis des Acadiens du Nouveau Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de l'île-du-Prince-Édouard, de Terre-Neuve, du Québec, de Nouvelle-Angleterre, de Louisiane, du Texas, du Perche, de Bretagne, de Belle-Ile-en-Mer, du Poitou-Charentes, de Normandie, de Saint-Pierre-et-Miquelon, des îles Falkland, et de bien d'autres endroits. L'Association publie une revue trimestrielle et une lettre men-

suelle d'information. Elle organise des échanges scolaires pour les jeunes Acadiens de 13 à 16 ans et décerne, chaque année, un prix littéraire «France-Acadie». Elle organise aussi des voyages dans les hauts lieux de l'Acadie et facilite l'accueil et les séjours des Acadiens en France. Enfin, elle contribue à l'établissement des relations internationales du peuple acadien. Pour tous renseignements: Les Amitiés Acadiennes, 2 rue Ferdinand-Fabre, 75015 Paris, France, tél: (1) 48 56 16 16.

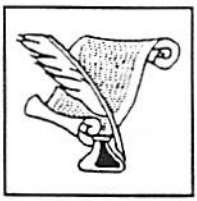
★★★

LES ARCADIADES 1996

■ Un grand festival de chorales francophones aura lieu du 3 au 11 août 1996, à Saint-Antoine, au Nouveau Brunswick, sous le nom des ARCADIADES. Outre les concerts publics, il y aura des ateliers de chant choral de même que des activités culturelles et touristiques. Renseignements: Les Arcadiades 1996, case postale 440, Saint-Antoine, N.B.,EOA 2XO.

★★★

LES 10 ANS DE VENT D'EST



■ Le fondateur du journal VENT D'EST, Euclide Chiasson, a de quoi être fier. Sa «feuille de chou», née autour d'une table de cuisine, à Petit Rocher, célèbre ses dix ans. Ce fut, au départ, une entreprise bénévole. Seul le graphiste, Jacques Paulin, avait une certaine expérience de l'édition. Ce journal est né du besoin, pour les Acadiens, d'avoir un journal bien à eux, différent des autres publications. C'est maintenant un véritable magazine qui cherche maintenant à atteindre son 5,000ème abonné, ce que nous lui souhaitons vivement. Renseignements: Vent d'Est, case postale 430, Petit Rocher, N.B.,EOB 2EO.

★★★

JULES VERNE ET LES ACADIENS DE MIQUELON!

■ Selon le président de l'Association St-Pierre-et-Miquelon-Bretagne, l'Acadien Michel Poirier, Jules Verne s'est inspiré, dans ses romans, de l'environnement des îles Saint-Pierre-et-Miquelon. Michel Poirier en apporte des preuves. Jules Verne a bien connu les capitaines au long cours, originaires de ces îles, qui hantaient le quai de la Fosse, à Nantes. Il a rencontré certains de leurs fils, à Paris, dans le monde des ballons à air chaud. Jules Verne est allé dans les parages des îles de Saint-Pierre à bord du «Great Eastern», navire-cablier. Selon Michel Poirier, il est établi que Jules Verne, qui était de Nantes, a rencontré Cyrus Field, alors directeur des cables télégraphiques, et qui fréquentait les îles, alors que l'on tirait le cable Brest-New York. On retrouve, d'ailleurs, ce personnage sous le nom de Cyrus Smith dans

«20,000 lieues sous les mers». Mais, encore plus probant, Michel Poirier rappelle que Jules Verne a publié une étude géographique précise sur l'archipel des îles Saint-Pierre et Miquelon.

★★★

ACADIEN ET QUÉBÉCOIS

«Je ne connaissais pas Héritage Acadien. Bravo! Il faut de l'audace pour lancer une revue de nos jours. J'ai particulièrement apprécié votre article consacré aux Acadiens déportés en Caroline du Sud; une belle recherche! Une branche Hudon de ma famille porte, à Rivière-Ouelle, le surnom «Hudon les Cayens». Ceci date du 11 janvier 1768 alors que Jérémie Hudon a épousé, en justes noces, Marie Bergereau (Bergeron), fille de Michel Bergeron et de Marie-Anne Gauthier. Elle allait, comme l'ancêtre Ève, devenir la mère de tous les Hudon-Cayens. Elle et son mari ont laissé quinze rejetons à la paroisse! En 1768, la vieille Acadie avait épousé la Nouvelle-France dans ce village éloigné du Bas Saint-Laurent. Les descendants des Hudon-Bergereau sont fiers aujourd'hui de leur double enracinement en terre canadienne».

Paul-Henri HUDON
Chambly, Qué.

NDLR: L'espace faisant défaut, nous publierons l'histoire et la filiation généalogique de ces Hudon-Bergeron de Rivière-Ouelle dans le prochain numéro de Héritage Acadien.

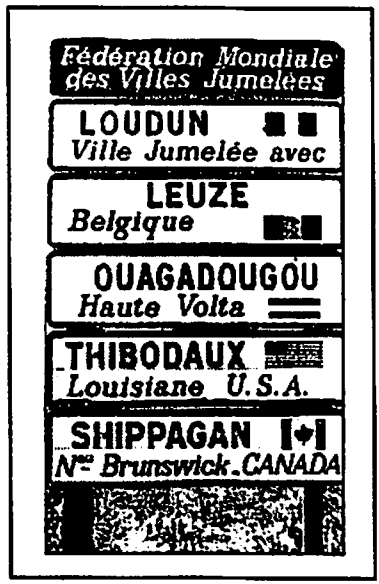
LES ACADIENS DÉPORTÉS AU MARYLAND EN 1755

«J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, dans le N° 11, votre article consacré aux Acadiens déportés au Maryland. J'aimerais vous fournir quelques renseignements additionnels. On connaît trois arrivées bien documentées de réfugiés acadiens du Maryland en Louisiane. Le premier groupe comprenait 224 Acadiens. Il est arrivé à la Nouvelle-Orléans vers la fin de juillet ou le début d'août 1767. Le gouvernement espagnol qui régissait alors la Louisiane installa ces familles à St.Gabriel, sur la rive du Mississipi, près de Bâton Rouge. Le second groupe arrivant du Maryland comprenait 149 personnes. Il est arrivé à la Nouvelle-Orléans le 4 février 1768, à bord d'un brigantin anglais du nom de Ginea ou Jane. Les réfugiés furent envoyés à Fort St.Luis de Natchez, aujourd'hui Vidalia. Enfin, le troisième groupe comprenait 32 personnes. Il avait quitté le Maryland à bord de la goélette Britain, le 5 janvier 1769. On trouvait également à bord un certain nombre de familles allemandes du Maryland. Le bateau dépassa l'embouchure du Missisipi pour se retrouver au Texas où les passagers furent mis en détention par les autorités espagnoles. Plusieurs mois plus tard, les réfugiés gagnèrent la Louisiane en traversant les Natchitoches. Puis, ils

naviguèrent jusqu'à la Nouvelle-Orléans où ils finirent par s'installer, après bien des péripéties. Des recherches récentes réalisées par MM Albert Robichaux, Carl Brasseaux et d'autres ont largement contribué à jeter de la lumière sur l'arrivée en Louisiane de nombreux groupes d'Acadiens. Ces recherches ont aussi permis de corriger certaines erreurs qui persistaient depuis de nombreuses années».

Judy RIFFEL, Éditeur,
«Le Raconteur»
Baton Rouge, Louisiane.

★★★



LA FRANCE ACADIENNE

■ La région de Loudun, dans la Vienne, en France, a donné beaucoup de fils à l'Acadie. Situé dans le canton de Châtellerault, le village de Loudun possède, de nos jours, quelque 8000 habitants. On y trouve le célèbre *Échevinage*, un grand manoir qui fut celui de l'influente famille de Razilly dont l'un des membres les plus prestigieux, le Sieur Isaac de Razilly, traversa l'Atlantique, en 1632, pour reprendre possession de l'Acadie. L'administration municipale de Loudun a restauré cette belle demeure seigneuriale et en a fait un lieu privilégié pour des rencontres à caractère culturel. A l'entrée de Loudun, des panneaux routiers signalent que la ville est jumelée avec diverses villes du monde, notamment Shippegan, au Nouveau-Brunswick, et Thibodaux, en Louisiane.

★★★

L'ACTEUR HUMPHREY BOGART D'ORIGINE ACADIENNE?

■ Le célèbre acteur Humphrey Bogart, né De Forest, était un descendant des De Forest dont l'ancêtre, Michel De Forest, est arrivé à Port-Royal vers 1659, à l'âge de 21 ans. Le père d'Humphrey Bogart, le Dr De Forest, est décédé à New York, en 1934. Selon le réseau de télévision américain A&E, qui a diffusé la bioagraphie de l'acteur, Humphrey Bogart descendait directement de la famille française-flamande De Forest qui est l'une des pionnières de New-Amsterdam (New York), et dont l'un des enfants, Michel De Forest, est venu s'établir en Acadie. Cette illustre famille, originaire d'Avesnes, en France, qui s'était signalée lors des croisades en Terre Sainte, est la souche des Forest acadiens. Elle était de foi huguenote et avait immigré en Hollande, au XVIe siècle, pour échapper aux terribles persécutions religieuses qui sévissaient alors en France, et dont étaient victimes les Protestants.

Société d'histoire et de généalogie de Rivière-du-Loup

Bulletin *LE LOUPERIVOIS*, publié quatre fois par année; bibliothèque d'ouvrages spécialisés; archives régionales; soirées-conférences; publication d'un calendrier annuel de photos anciennes; local permanent à l'hôtel-de-ville; visite de lieux historiques; Renseignements: SHGRDL, 65 rue Hôtel-de-Ville, Rivière-du-Loup, Qué, G5R 1L4; (418) 867-4245.

****

ACADIAN GENEALOGY EXCHANGE

Cette revue, publiée quatre fois par année, en anglais, est un carrefour pour les Américains d'origine acadienne. Plusieurs pages sont consacrées à la recherche généalogique des membres. On y fait aussi un tour d'horizon des différentes sociétés d'histoire et de généalogie des USA. Abonnement; $17 par année. Renseignements: Mrs.Janet B.Jehn, 863 Wayman Branch Road, Covington, KY 41015-2201, United States.

****

Société d'Histoire de Saint-Hubert

Journal «AU FIL DU TEMPS»; publication de brochures illustrées sur l'histoire de Saint-Hubert et de sa région; conférences mensuelles; inventaire des maisons ancestrales; patrimoine toponymique; recherche et diffusion de documents et d'archives. Cotisation annuelle de 10$. Renseignements: 1145 Rocheleau, Saint-Hubert, Qué. J3Y 4T1.

****

Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

La SHGS publie une revue intitulée «AU FIL DU TEMPS». Elle tient également des rencontres régulières pour ses membres, de même qu'elle organise diverses manifestations à caractère historique et patrimonial. Le coût de la carte de membre est de 20$ (individuel) et de 25$ pour les couples (1 revue par couple) et les organismes et sociétés. Écrire à la SHGS, 75 rue Jean-Baptiste, Valleyfield, Qué. J6T 1Z6.

****

Les Amitiés Acadiennes

Association fondée en France, en 1976, dans le but de développer des relations amicales et culturelles entre les Acadiens de tous pays. Revue trimestrielle et lettre mensuelle d'information. Renseignements: Les Amitiés Acadiennes, 2 rue Ferdinand-Fabre, 75015 Paris, France.

****

LE COMITÉ DES ARCHIVES DE LA LOUISIANE

Depuis 15 ans, cet organisme publie un revue trimestrielle, LE RACONTEUR, en langue anglaise, entièrement consacrée aux documents et archives de la Louisiane. C'est une mine de renseignements sur les Louisianais d'origine acadienne. Renseignements: Le Raconteur, P.O.Box 44370, Baton Rouge, Louisiane, LA 70804-4370, USA.

Société généalogique de l'Est du Québec

Fondée en 1979. Publication 4 fois par année de *L'ESTUAIRE GÉNÉALOGIQUE*, revue consacrée à l'histoire des familles de tout l'Est du Québec, dont plusieurs d'origine acadienne. Publication de plusieurs répertoires de naissances, mariages et sépultures. Cours de généalogie par informatique. Banque de données généalogiques. Bibliothèque d'archives et de plus de 5,000 ouvrages spécialisés. Renseignements: Case postale 253, Rimouski, Qué. Canada G5L 7C1.

****

Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent

Revue illustrée publiée en collaboration avec l'Université du Québec à Rimouski. Chaque numéro d'une cinquantaine de pages est présenté sous une couverture cartonnée. Paraît deux fois par année. Renseignements: Pierre Collins, secrétaire-archiviste, UQAR, 300, allée des Ursulines, Rimouski, Qué, G5L 3A1. tél: (418) 723-1986, poste 1669.

****

Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec

Association regroupant les propriétaires et les amis d'anciennes maisons, mais aussi les amis du patrimoine, des arts populaires et des modes de vie traditionnelle. Revue illustrée «LA LUCARNE» publiée 4 fois par année. Échanges avec des groupements analogues. Tourisme culturel et historique. Renseignements auprès du Secrétariat: 145, 56° avenue, Lachine, Qué. Canada H8T 3B8; tél: (514) 634-4246.

****

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE CHARLESBOURG

Bulletin trimestriel «LE CHARLESBOURGEOIS»; expositions thématiques; cours de généalogie; protection des maisons patrimoniales; recherches historiques et généalogiques. Adresse: La Société historique de Charlesbourg, 270, 56ème rue ouest, Charlesbourg, Qué. G1H 4Z6.

****

Société généalogique canadienne-française

Fondée en 1943 par le père Archange Godbout. La revue MÉMOIRES, trimestrielle (330 pages par année); publication de nombreux répertoires; bibliothèque centrale spécialisée de 30,000 volumes; microfilms de registres paroissiaux; banque d'archives notariales; banque informatisée de données généalogiques; plus de 2 millions de fiches de mariages; éventail de revues d'histoire et de généalogie du Canada, de France et des États-Unis. Renseignements: SGCF, Case postale 335, succursale Place d'Armes, Montréal, Qué. H2Y 3H1. tél: (514) 729-8366 ou 729-1180.

Programme-Souvenir

"Ave Maris Stella"

Deuxième célébration à Québec

de la

Fête Nationale des Acadiens

à l'Eglise et à la salle St-Charles de Limoilou

DIMANCHE, LE 18 AOUT 1929

PAR

LA SOCIETE ACADIENNE DE QUEBEC Inc.

Héritage Acadien

REVUE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

Case postale 503, Magog, Qué. J1X 4W3

10 numéros par année